

LE
NO 30

INFORMATEURS DEPUIS 1977

DAILY FRANÇAIS

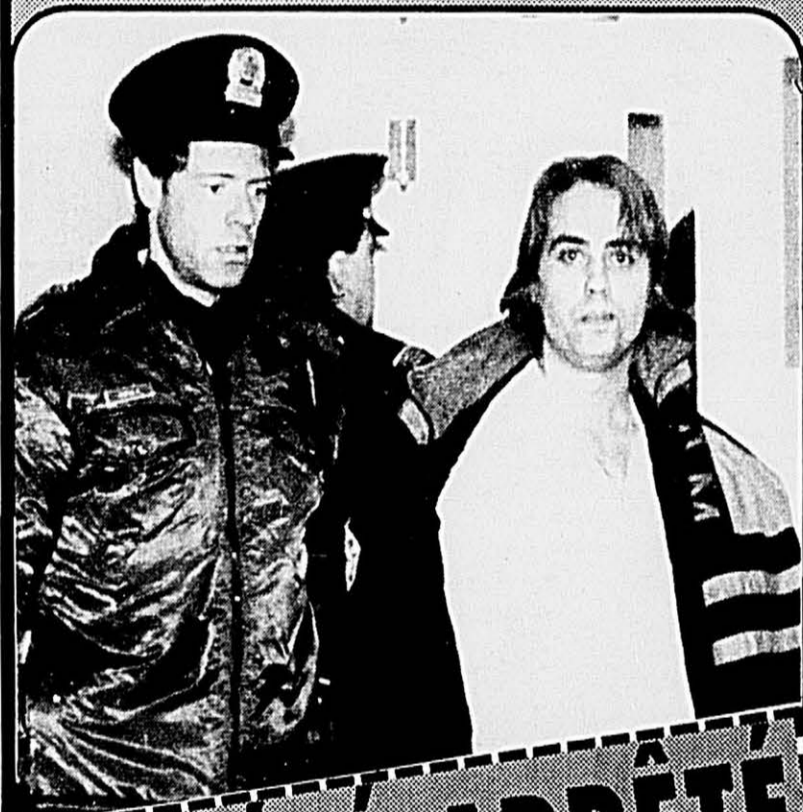
Volume 84, # 30
8 novembre 1994

GRATUIT



**TROIS ÉTUDIANTES
DE MCGILL FONT UN
SPÉCIAL POLICE!!!**

DES DOSSIERS CHOCS:



IL A ÉTÉ ARRÊTÉ

Il faisait des choses!!!



LA POLICE SE FAIT DES AMIES

Avec **VIA**, on est toujours **JEUNE**



Chez nous à VIA Rail, le tarif « jeune » signifie que toute **personne âgée de 12 à 24 ans** (étudiant ou non) peut voyager en train en profitant de rabais allant jusqu'à 50 %. Et VIA élargit maintenant le sens du mot « jeune » pour y inclure **les étudiants (24 ans et plus) détenteurs d'une carte d'étudiant valide**. C'est simple et ça vous garde jeune. Lisez bien les conditions indiquées ci-dessous et appelez l'agence de voyages du campus ou VIA Rail^{MC}.

CONDITIONS : • En vigueur du 6 septembre au 14 décembre 1994 — 50 % de rabais, 7 jours par semaine, pour toute personne âgée de 12 à 24 ans et pour les étudiants de 24 ans et plus détenteurs d'une carte d'étudiant valide émise par un collège ou une université. • Le nombre de places est limité. Les billets doivent être achetés au moins 5 jours à l'avance dans le corridor Québec-Windsor, 5 jours à l'avance pour les liaisons interville dans les Maritimes et 7 jours à l'avance entre les Maritimes et le corridor Québec-Windsor. • Pour la période de restriction, du 15 décembre 1994 au 5 janvier 1995, le rabais est de 10 % et aucun achat à l'avance n'est nécessaire. • Le rabais de 50 % est applicable pour les voyages en coach et en voiture-lits.

VENEZ VOIR LE TRAIN AUJOURD'HUI



MD Marque déposée de VIA Rail Canada Inc.
MC Marque de commerce de VIA Rail Canada Inc.

SOMMAIRE

Corruption dans la police	3
Une nouvelle police pour Haïti	3
Police et minorités	4
Formation des policiers et policières	4
Premier policier noir de la SPCUM	5
Femmes dans la police	5
La police et les médias à sensation	6
Les beigneries	6
Des beignes pour vous	6
Zep: que pensent les artistes de la police?	7
Rap anti-police?	7
Nouvelle littérature	8
La sécurité dans le ghetto de McGill	9
Médias, police de l'information?	10
Police et les jeunes	10
Entrevue avec un policier membre de la SPCUM depuis 27 ans	11

ACTIVITÉS

Le Réseau culturel islamique en collaboration avec la Société islamique de McGill présente: *Islamic Perspective on Science: Are faith and science contradictory?*, Dr. Sheema Khan, mardi 8 novembre de 19H à 21H, à la cafétéria du Pavillon Shatner.

Le Cafex Forum présente: *Why do we want to work anyway?*, dans le cadre d'une série de séminaires sur l'emploi et le travail, jeudi 10 novembre à 16H.

Le Service du monde de l'université de McGill en collaboration avec le Centre international pour les droits de la personne et le développement démocratique présente une discussion: *Human Rights Abuses in Burma* avec Kevin Heppner de la l'Organisation des droits de la personne Karen, le 19 novembre à 16H30, au Centre d'études pour les territoires en voie de développement, 3714 Peel. Il y aura des rafraîchissements.

La Société des étudiants des Caraïbes de l'université McGill vous invite à sa réunion générale, le vendredi 11 novembre à 18H30, au Pavillon Shatner, salle 425b.

Le Professeur Paris Arnopoulos, spécialiste en politique européenne et en organisation internationale présente *Le nouvel ordre mondial et la montée du nationalisme en Europe*. Pour l'information: 844-7268 ou 426-4170. Contribution: 3\$.

Sur convocation des instances judiciaires du McGill Daily français, nous invitons la population étudiante à une mise en examen de leurs talents journalistiques, photographiques et correctionnels à 17h30 à la cellule B-03 du Shatner Building.

AU NOM DU PERE, DU DAILY, ET DE LA POLICE...

Avec les arrestations du Carré Saint-Louis, l'annonce d'une intervention de la Sûreté du Québec chez les autochtones, la descente à Chambly, la police se retrouve décidément en première page! Cette vague policière dans les médias a poussé l'équipe du McGill Daily français à se pencher sur la question. Qui sont ceux et celles qui composent les forces de l'ordre? Comment la police intervient-elle au sein de la société? La corps policier est-il poli, polisson ou polioréthique? L'équipe du McGill Daily français a donc enquêté et vous offre les conclusions de cette enquête dans ce numéro spécial consacré à la police. Il aurait pu être critique ce numéro, mais la critique envers la police abonde alors que l'objectivité manque. Nous avons donc opté pour des dossiers forts, sans parti pris, explorant toutes les facettes de l'activité policière. À vous de juger!

Potamvis

Pascale Anglade
Justine Hatak

CORRUPTION DANS LA POLICE:

LES RIPOUX DE CHEZ NOUS

PROVINCE DE QUÉBEC

Aujourd'hui la corruption pénètre de plus en plus le tissu national et la police n'y fait pas exception. Ceux-là mêmes qui nous surveillent et font respecter les lois, sont parfois tentés de profiter de leurs fonctions pour s'enrichir.

Analyse

ASTRID WENDLANDT

Autrefois, les délits commis par les policiers étaient différents. « Il y a vingt-cinq ans, les policiers avaient, par exemple, beaucoup d'impact sur la livraison des permis d'alcool, et donc pouvaient s'enrichir avec ça. Maintenant ce n'est plus eux qui prennent ces décisions. A présent, la plupart des crimes dans lesquels les policiers sont impliqués sont reliés au trafic de drogue », explique Maître Chiara qui traite l'affaire d'un policier accusé de trafic de cocaïne.

Selon lui, les policiers-ères profitent du trafic de drogue pour trois raisons: la connaissance des réseaux, la protection que leur donne l'uniforme et enfin l'attrait financier. « Lorsqu'ils font des saisies, il peuvent garder la drogue et la revendre. Par exemple, s'ils saisissent trois kilos, ils peuvent dire qu'ils en ont saisis que deux et garder le troisième pour le vendre. Ce n'est pas la personne qui s'est fait saisir sa

drogue qui ira se plaindre qu'elle avait trois kilos au lieu de deux ».

En général, on remarque que la corruption des membres de la police est plus répandue dans les villages de campagne que dans les grandes villes. En effet, il est beaucoup plus facile pour un membre de la police de toucher au trafic de drogue lorsqu'il est entouré de peu de collègues: « À Montréal c'est plus difficile de corrompre tout un poste de police parcequ'ils sont 200, mais dans le cadre d'un poste en campagne, comme à Chambly, c'est plus facile parcequ'ils ne sont que 20 environ. Ils sont aussi moins surveillés à la campagne que dans les grandes villes. Il y en a moins qui vont parler, les plus jeunes ne parleront pas. C'est souvent ceux qui sont là depuis longtemps qui seront impliqués dans ces trafics », explique l'avocat Chiara.

Un autre problème auquel font face de nombreux membres de la police est celui du double-emploi. Comme l'explique Monsieur Tellier de l'Association des policiers et policières du Québec, ils ont peu d'heures de travail. Par conséquent, ils ont

le temps d'avoir d'autres emplois. Certain-e-s peuvent être accusé-e-s d'avoir eu des occupations hors de leur travail qui les placeraient en conflit d'intérêts. Il cite par exemple des membres de la police qui sont aussi portier dans un bar ou qui vendent des systèmes d'alarme. Selon l'article 9.C. du code de la déontologie policière, « Le policier ou la policière ne doit pas exercer un métier ou occuper un emploi de nature à compromettre son indépendance: assistant d'un huissier, agent de recouvrement, chauffeur ou propriétaire d'un taxi, propriétaire d'un établissement où il est permis de consommer de l'alcool ou quelque emploi où il serait placé dans un conflit d'intérêt ».

« On a des devoirs et des normes de conduite à respecter. Les médecins aussi ont des normes d'éthique à respecter », souligne Madame Rivet travaillant aux Relations Publiques de la SPCUM (La Société Policière de la Communauté Urbaine de Montréal).

Lorsqu'un membre de la police est interpellé pour une faute qu'il a commise, il doit se présenter devant la Commission de la déontologie policière. Cette commission interne est composée de policiers et policières, de civils et de professionnels-elles. C'est elle qui va décider si un agent de la paix a violé le code d'éthi-

que de la police. Toutefois, cette commission ne peut rendre des jugements qui ont trait au code pénal. La Commission ne peut prendre des décisions que sur le poste du policier ou de la policière comme employé-e. Par exemple, la Commission peut décider de suspendre un-e policier-ère de ses fonctions et peut lui faire perdre tous les bénéfices et sa pension, accumulés depuis de nombreuses années.

Est-ce que les policiers ou les policières ont droit à un statut particulier lorsqu'ils ou elles doivent se présenter devant la justice? « Aucunement, ce n'est pas parce que c'est un policier qu'on le traite différemment. Il n'y a pas une loi qui protège les policiers. Ils n'ont droit à aucun traitement de faveur, au contraire, ils sont traités plus durement », explique l'avocat.

Ainsi, être membre de la police offre tellement de contacts et de liberté d'action que les possibilités d'en tirer profit pour arrondir ses fins de mois ne manquent pas. Violenter le code de la déontologie de la police est une chose, faire du trafic de drogue en est une autre. Dans les deux cas, ceux qui le font renforcent l'image d'une police corrompue. Combien reste-t-il de policiers ou policières qui exercent leur métier par conviction?

NOUS EXPORTONS L'ORDRE

La nouvelle police pour Haïti est formée ici

RÉGINA

Dans l'optique d'un retour à la démocratie en Haïti, dès la fin du mois de janvier prochain, les cent premières recrues de la nouvelle police haïtienne quitteront l'académie de police de la Gendarmerie Royale du Canada de Régina, en Saskatchewan, où elles suivent actuellement une formation policière accélérée d'une durée de trois mois.

Nouvelle

JEAN-FRANÇOIS THOËR

Le 15 octobre dernier, après trois ans d'exil le président Jean-Bertrand Aristide a retrouvé son poste en Haïti. Il avait été légalement élu en décembre 1990 puis renversé par une junte militaire neuf mois plus tard. Son retour au pouvoir s'est effectué grâce à l'intervention militaire des Nations-Unies, sous leadership américain, en septembre dernier. En effet, plus de trois ans de pressions et de sanctions économiques internationales n'avaient pas été suffisantes pour déloger les leaders putschistes haïtiens.

Haïti doit maintenant s'attacher à reconstruire des institutions démocratiques solides ainsi qu'une structure économique viable. En premier lieu, il faut cependant aménager un environnement stable et rétablir la sécurité publique. La présence d'une force multinationale sous l'égide de l'ONU va dans ce sens, mais il faut aussi former et créer une nouvelle force de police qui soit haïtienne et indépendante. Ceci dans le but de remplacer l'actuelle force qui est compromise et associée à l'armée.

La formation d'un contingent de futurs policiers haïtiens au Canada est l'aboutissement d'un programme de coopération de formation policière établis en juillet dernier entre Ottawa et le gouvernement en exil du président Aristide. Tandis que d'autres accords de ce type ont été passés avec d'autres pays amis, le gouvernement canadien est le seul à avoir proposé un programme de formation sur son propre territoire, dans une de ses académies. Le financement du programme a été assumé à part égale par les deux gouvernements, ceci dans le cadre de l'aide canadienne à la reconstruction d'Haïti.

Le recrutement des élèves-officiers s'est fait au sein de la diaspora haïtienne du Canada et des États-Unis. Les représentations diplomatiques d'Haïti dans ces deux pays se sont chargées de la sélection des candidats. La tâche de sélection n'a pas été facile a déclaré monsieur Guy Gilbert, consul d'Haïti à Montréal, les candidats étaient si nombreux que nous avons dû en refuser un grand nombre qui satisfaisaient les critères de sélection. « Les personnes retenues devaient être âgées entre 20 et 40 ans, elles de-

vaient avoir complété un secondaire cinq, ne pas avoir de casier judiciaire, et posséder un permis de conduire. De plus, ces personnes devaient prouver leur soutien inconditionnel au processus démocratique en Haïti.

Le programme canadien s'inscrit dans le cadre général du programme des Nations Unies d'assistance à la Formation aux Techniques d'Investigations Criminelles qui est dirigé par le département de justice américain. En effet, avec le retour de la démocratie, le programme de formation va pouvoir se poursuivre en Haïti sous la direction de policiers américains et d'officiers de la GRC. « La création d'une académie de police en Haïti sur le modèle de celle de la GRC de Régina est aussi envisagée pour la fin décembre », a mentionné monsieur G. Gilbert.

Les nouveaux officiers de police haïtiens remplaceront graduellement la police actuelle. Certains policiers de l'ancien régime seront réintégrés parmi la nouvelle force de police, mais il devront prouver leur allégeance à la démocratie et suivront aussi des programmes de reconversion. En effet, les nouveaux policiers vont être formés dans un esprit de respect des droits humains, ainsi que dans l'objectif d'apporter de l'aide et du secours à la population au lieu de la terroriser.

Le nouveau corps de la police haïtienne sera dépendant du pouvoir civil. Il ne sera plus sous la direction du ministère de la dé-

fense comme c'était le cas pendant la junte militaire mais sous celle du ministère de la justice. L'armée et la police seront donc séparées et auront des tâches et un commandement distincts l'une de l'autre.

Il faudra d'autre part que la population reprenne confiance dans l'autorité publique et accepte ces nouveaux policiers. Selon monsieur Gilbert « cela se passera bien, la population est au courant de ce qui se passe et n'hésitera pas à se fier à ces nouveaux poli-

ciers qui dans leur grande majorité seront aussi issus du peuple ».

Le processus de retour à la sécurité publique en Haïti est encore complexe et sera certainement long. Cependant, la formation de ce nouveau corps de police et la sortie prochaine des cent premières recrues de Régina, vont permettre d'assurer la bonne marche d'un retour à la stabilité. « Il est certain que tout ceci va prendre du temps et de la patience, mais éventuellement nous réussirons » conclut monsieur Gilbert.

**DAILY
FRANÇAIS**

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits sont réservés à leur auteur). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal.

Imprimé par David Martin Development Inc.
Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press « CUP », de la Presse étudiante du Québec « PEQ », de Publi-Prix et de Campus Plus.

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.
ISSN 1192-4608

Le McGill Daily français

Coordination du numéro spécial

Pascale Anglade

Justine Latek

Emmanuelle Latraverse

Rédaction en chef

Marie-Louise Garlépy

Rédaction culture

Nicky Adie - Anne Caporal

Rédaction nouvelles

Astrid Wendlandt

Collaborateurs

Jean-François Thoër - François Lizotte

Jean-François Corbett - Veronica Le-Huu

Jean-Philippe Dionne - Mélanie Bourque

Albert «Sancho» Albala - Jane Tremblay

Emmanuelle Assor - Tristan-E. Landry

Benoît Leblanc - Oana-Maria Nicolescu

Marie-Violaine Boucher - Dave Ryther

Laure Neuville

Mise en page

Nicolas Doré

Albert Albala - Guillaume Perreault

Le McGill Daily

coordination de la rédaction

Melanie Newton

coordination de la rédaction nouvelles

Cherie Payne

Rédaction nouvelles

Aubrey Cohen

Rédaction culture

Ahmer Qadeer, Jeanna Steele

dossiers

Josée Johnston

Rédaction sciences

Max Francisco

direction de la photographie

Derek Fung

mise en page

Kristen Andrews, Jason Andrews

agent de liaison

Dave Austin

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Jo-Anne Pickel

publicité

Boris Shedov et Little Matteo

photocomposition et publicité

Robert Costain

La rédaction aimerait vous faire part que tous les articles de ce journal sont neutralisés. Si certains termes vous apparaissent erronés, ils s'inscrivent tout simplement dans un effort de changement. Nous croyons qu'une langue se doit de refléter la société dans sa totalité et d'évoluer avec elle.

3480 McTavish, bureau B-03 (rédaction), B-07 (publicité), Montréal, Qué. H3A 1X9 - Tél. (514) 398-6741/6785 - Télécopieur (514) 398-8310

LES MINORITÉS FACE À LA POLICE :

LUTTE ACHARNÉE CONTRE L'INCOMPREHENSION

SOCIÉTÉ

On mesure souvent la qualité des relations entre la police et les communautés culturelles, et la communauté homosexuelle lors de situations de crise. Pour ce qui est des relations au quotidien, la police de la CUM devra encore déployer beaucoup d'efforts pour changer la nature de ses contacts avec ces dernières.

Reportage

JEAN-FRANÇOIS CORBETT

Illustration

JANE TREMBLAY

« Le premier pas à faire consiste en une juste représentation des communautés culturelles dans la police et, présentement, il n'y en a pas assez », affirme Maxime Myrtil, du Carrefour Multi-ethnique de St-Laurent. D'ailleurs, une telle présence serait utile sur plusieurs volets. Elle procurerait au corps policier « une compréhension essentielle des problèmes particuliers des communautés ethniques », poursuit Myrtil. Elle fournirait aussi « des modèles, surtout aux jeunes immigrants et immigrantes, pour leur montrer que la police n'est pas méchante », commente Alix Laurent du magazine Interculturel Images. Il explique d'ailleurs que dans les pays d'origine de beaucoup de ces jeunes, la police est souvent très corrompue. Les personnes immigrantes conservent souvent cette image négative qu'elles ont de la police.

« La représentation égale des

communautés culturelles dans la police est nécessaire, mais est-elle vraiment reliée à l'amélioration des relations? Ce n'est pas si évident », soutient toutefois Michel Beaudin, le commandant de la division des relations publiques et socio-communautaires de la police de la CUM. L'amélioration des relations ne constitue qu'un premier pas, car les policiers et policières, membres des groupes culturels, n'œuvrent pas nécessairement dans les quartiers où il y a une forte concentration de tels groupes.

Ainsi l'effet de leur participation au corps policier sur l'amélioration de l'image qu'en ont les communautés culturelles se voit dilué par ce manque de présence active dans les quartiers en question. De plus, cette image a subi, au cours des dernières années, les durs contrecoups des cas Anthony Griffin et Marcellus François. « Cela donne une fausse impression d'une police répressive et raciste, alors qu'elle est là pour la sécurité des gens », affirme Maxime Myrtil.

Michel Beaudin, croit que ces événements auront surtout provoqué l'éveil du corps poli-

cier et mené à l'établissement de liens permanents avec les communautés culturelles, afin de combattre les « préjugés qu'ont les groupes ethniques sur la police ». Maxime Myrtil confirme que des efforts sont également faits par le corps policier pour prendre connaissance des attentes des communautés culturelles et communiquer régulièrement avec les associations multi-culturelles. « Tout ce que les gens veulent, c'est avoir confiance en la police, être en sécurité et ne pas être la cible des balles », ajoute Alix Laurent.

En ce qui concerne les gais et lesbiennes, « les forces policières ne semblent pas désireuses de les aider, elles ne se penchent pas assez sur les crimes homophobes », soutient Chris Carter, coordinateur de Les-

biennes, bisexuel-les et gais de McGill. La police semble concentrer ses efforts sur les descentes dans les bars gais, « encourageant indirectement la violence faite aux gais en représentant les gais comme l'incarnation du mal ».

L'agent ou agente de la paix moyen reçoit une information très déficiente sur l'homosexualité. « Il n'y a qu'un seul cours au cégep qui touche de manière très générale à ce sujet parmi d'autres », admet Michel Beaudin. Ainsi ceux et celles qui ont reçu leur diplôme avant l'instauration de ce cours, n'ont aucune formation précise sur le sujet.

« La police est un milieu macho, il y a une constante pression homophobe chez les policiers, une peur d'être féminin, poursuit-il. Par contre, les

policières sont plus réceptives que leurs collègues masculins. » Michel Beaudin soutient que la CUM a une politique claire contre les comportements discriminatoires, mais avoue qu'aucune mesure n'a été prise pour aider les policières et policiers à afficher leur orientation sexuelle. Cette situation s'oppose radicalement à celle de la police de Toronto qui, selon Chris Carter, recrute activement des gais et lesbiennes pour patrouiller le quartier gai.

La police et tant la communauté gale et lesbienne que les communautés culturelles sont dans une situation de méfiance réciproque depuis très longtemps, soutient Benoît Migneault. « Il sera difficile, poursuit-il, de passer par-dessus des années de tensions et de peur. »



LA POLICE À L'ÉCOLE

FORMATION RÉFORMÉE

SOCIÉTÉ

Plusieurs incidents, dont l'affaire Gosset et l'affaire Barnabé, ont remis en question l'efficacité de l'action policière. En effet, on commence à se demander si les membres des forces de l'ordre possèdent vraiment les qualités et la formation nécessaires à l'exercice de leur profession.

Reportage

MÉLANIE BOURQUE

Afin d'essayer de régler ce problème, les neufs cégeps répartis à travers la province qui offrent le programme de techniques policières s'apprennent à appliquer un nouveau cursus. « On désire restructurer le programme en utilisant l'approche par compétences, c'est-à-dire en faisant l'analyse de la situation de travail d'un policier », explique Michel Nicolas, responsable de la coordination des techniques auxiliaires de la jus-

lice au cégep Ahuntsic, aussi membre du comité de révision du programme national de techniques policières.

L'approche par compétence consiste à déterminer les qualités qui s'avèrent les plus importantes pour le travail d'un policier ou d'une policière. « Nous avons jusqu'à maintenant sélectionné environ 30 compétences nécessaires à la profession. Parmi elles, on retrouve la déontologie, l'intervention en situation de crise, la prévention et même la lutte contre les incendies puisque souvent dans les petites villes les policiers

sont aussi pompiers », ajoute Michel Nicolas.

La sélection d'éventuels policiers et policières peut se faire de deux façons. La voie régulière est de compléter un diplôme en études professionnelles (DEP) et un stage à l'Institut de police Nicolet. La pratique du service de police en lui-même constitue la seconde voie. Parmi les nombreuses mises en candidature reçues, on choisit les plus intéressantes. Les postulants et postulantes, qui ne peuvent constituer plus de 25 p. cent du corps policier, doivent avoir complété avec succès trois années d'études post-secondaires.

« Une fois que les candidats auront été choisis, ils devront recevoir une formation de 16 semaines dans un cégep, et ensuite suivre un stage à

Nicolet. Il ne faut pas oublier la question de l'accès à l'égalité, qui incite le service à aller chercher des candidats au sein des diverses communautés culturelles, ainsi que chez les femmes », explique Michel Nicolas.

Ceux qui complètent un DEP possèdent une formation plus générale. « Les étudiants sont formés selon une perspective plus globale. Le groupe de professeurs est multidisciplinaire. On retrouve bien sûr des policiers mais aussi des criminologues et des avocats. Et surtout, les étudiants ne sont pas retirés de la société pour apprendre leur métier, ce qui à mon avis est très important », souligne Michel Nicolas.

La formation collégiale transforme donc la profession puisqu'elle impose une nouvelle approche. « On est loin du

temps où il suffisait qu'un policier soit grand et fort, qu'il sache tirer et conduire une voiture de police. Notre conception, plus globale, a pour but de sensibiliser l'étudiant et de développer son imagination », ajoute Michel Nicolas.

Avec cette nouvelle approche, on semble vouloir humaniser le policier. Les structures du corps policier ont-elles évolué au même rythme et offrent-elles au policier la possibilité de mettre en pratique cette nouvelle optique?

« Les structures permettent de plus en plus la pratique de cette approche mais il faut aller plus loin. Les policiers et policières doivent devenir attentifs à la communauté. Au delà d'une structure, c'est une nouvelle mentalité que l'on doit créer », conclut Michel Nicolas.

PREMIER POLICIER NOIR À MONTRÉAL

PIONNIER AU SEIN DES FORCES DE L'ORDRE

MONTRÉAL

Le sergent-détective Edouard Anglade est au service de la police de la communauté urbaine de Montréal depuis 1974. Il a été le premier noir engagé par ce corps policier. Le *Daily Français* recueille ses impressions à ce sujet.

Entrevue

JEAN-PHILIPPE DIONNE

Photo

SERGE JONGUÉ

Daily Français : Avez-vous toujours rêvé de devenir policier, ou est-ce un concours de circonstances qui vous a fait choisir ce métier ?

Edouard Anglade : Très jeune, j'ai pensé à faire carrière dans la police pour défendre un idéal, une vision de justice, mais certainement pas dans le cadre de la police militaire en Haïti, à l'époque de Duvalier, qui régnait grâce à la répression. Lorsque je suis arrivé à Montréal en 1964, j'avais d'abord eu l'intention de faire des études dans le domaine médical, mais je me suis informé sur la possibilité de rejoindre le corps de la police de Montréal. Quand j'ai appris qu'il n'y avait pas de Noirs dans la police, j'ai tout de suite vu le défi qui m'attendait. Je me suis préparé, j'étais confiant. J'ai été engagé en janvier 1974.

D.F. : Comment votre entourage, famille et amis-es, a-t-il réagi suite à votre embauche dans la police ?

E.A. : Ma famille m'a toujours encouragé dans mes initiatives. Toutefois mes amis se demandaient comment ils pourraient conserver leurs liens d'amitié, car en Haïti, le policier fait de la

répression, et ils pensaient qu'en tant que policier, je me devais de les dénoncer, advenant quoi que ce soit. C'est tout de même une infime minorité d'entre eux qui me considéraient comme un « vendu ».

D.F. : Comment avez-vous été perçu par vos collègues de travail ?

E.A. : Ils ont été surpris, il n'y a pas de doute. Je dirais peut-être que je représentais un « objet de curiosité ». De façon générale, j'ai été très bien accepté. Mon sens de l'humour a facilité mon intégration. Il m'est arrivé d'être victime de racisme, car le corps de police reflète ce que la société véhicule, mais en vingt ans de carrière, je peux compter ces événements sur les doigts de la main.

D.F. : La couleur de votre peau vous a-t-elle porté préjudice pour gravir les échelons au sein du corps policier ?

E.A. : C'est difficile à dire. Dans l'ensemble, tout s'est bien passé. Depuis plus d'un an, je suis sergent-détective, grâce peut-être à ma confiance et mon caractère qui ont peut-être impressionné les gens. Ils ont vu que je pouvais relever les défis. Bien sûr que j'ai souffert un peu, mais je m'y étais conditionné.

D.F. : Comment la population vous a-t-elle perçu ?

C'était très différent. Les gens étaient sidérés, ébahis. Ils se retournaient pour voir s'ils avaient bien vu. J'en ai même vu un se retourner trois fois !

Parfois les gens volent plus l'homme noir dans l'uniforme, que le policier. J'ai aussi remarqué que pendant les interventions, certains ont plus tendance à s'adresser à l'autre policier, allant même parfois jusqu'à m'ignorer. Mais je n'ai pas eu trop à souffrir de cette situation.

D.F. : En quoi la situation en 1994, 20 ans plus tard, a-t-elle changé en ce qui a trait à l'embauche au sein des minorités visibles ?

E.A. : Le nombre de policiers issus des minorités visibles est encore minime. Des efforts ont été faits, mais on devrait essayer davantage d'en recruter. Du travail doit être fait des deux côtés : au niveau de la police bien

sûr, mais aussi au sein des minorités ethniques où on hésite à sauter « de l'autre côté ».

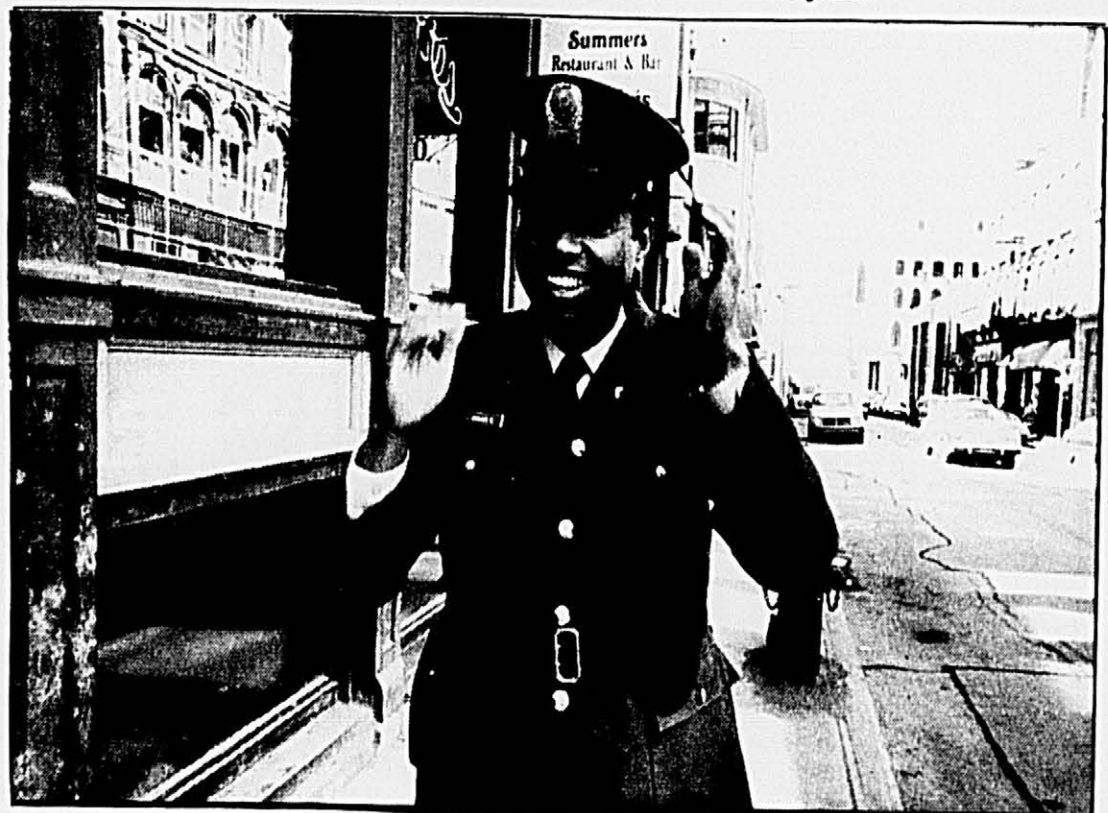
D.F. : En quoi est-il essentiel que les minorités culturelles soient présentes au sein du corps policier ?

E.A. : Cela permet de créer un sentiment de fierté, d'appartenance, cela représente un modèle pour les gens de la communauté, car après tout, la police joue un rôle d'autorité dans la société, dont elle est la « colonne ».

D.F. : Que pensez-vous de l'instauration prochaine d'une police civile en Haïti, suite aux événements des dernières semaines ?

E.A. : Les Haïtiens ont raison d'aspirer, de rêver à une certaine

paix. Les policiers y sont présentement perçus comme des répresses et n'ont aucun respect de la part du peuple. Il faudra du temps, dans ce milieu jusqu'alors corrompu, pour créer un corps de police respecté. Mais il est essentiel en démocratie, dans une société de droits, d'avoir un bon système de police, car si on ne peut rendre justice, ni mettre les lois en application, chacun se donnera le droit de se rendre justice lui-même. C'est un éternel recommencement, un cercle vicieux. D'ailleurs, la formation de jeunes policiers haïtiens à Régina par la GRC est de bonne augure. Le peuple comprend très bien l'importance du rôle qu'ils pourront jouer.



Le sergent-détective Edouard Anglade, premier noir engagé par la SPCUM

QUAND LES FEMMES ONT LE GROS BOUT DE LA MATRAQUE

MONTRÉAL

« Il y a présentement un manque de femmes dans la police », nous dit Carole Santerre, 29 ans, agente à la Sûreté du Québec à Lachenaie. On compte entre un et cinq p. cent de femmes dans la force policière québécoise.

Dossier

ALBERT ALBALA

Sur environ 4300 postes à la Sûreté du Québec, 160 seulement sont occupés par des femmes. Jusqu'à récemment, le

métier d'agent-e de la paix était perçu comme un métier d'hommes avant tout. Toutefois, le nombre de femmes augmente d'année en année, principalement grâce au changement de l'image sociale de la police. Qu'en est-il de leur statut au

sein même de la profession ?

Aujourd'hui, beaucoup plus de femmes étudient en techniques policières (ou TP, dans le langage cégepien). Les exigences physiques (telles le poids, la taille) ont été adaptées (abolies, dans certains cas) pour permettre l'accès à certains postes par des femmes.

Julie Landry, étudiante de troisième année en TP au cégep de Maisonneuve, est confiante que les femmes ont une place

dans la police. Elle explique que ceci est particulièrement vrai lorsqu'il faut interagir avec le public, « la femme est mieux vue par la société. Une femme battue ou violée réagira mieux envers une femme qu'envers un homme. » Hugo Bélisle, camarade de classe de Julie, reconnaît que la présence d'une femme peut être réconfortante, tout particulièrement dans des situations délicates comme celles de violence conjugale car

« en général, les femmes ont ce pouvoir de discuter ». Claudia Afonso, aussi en TP, croit aussi qu'une personne agressée sexuellement aura probablement plus de facilité à parler à une femme; cependant « tout dépend de la personne, de la situation. Un homme sensible peut être beaucoup plus rassurant qu'une femme agressive. De la même façon, une femme qui a le physique et la persévérance requis a autant

SUITE 11

DESTINATIONS SOLEIL CROISIÈRES

MARGARITA Coco-Nut Village Hotel 11, 18, 25 novembre Tout inclus 499\$ quad	SPÉCIAL DE NOËL 18 décembre HONDURAS Hotel Partenon sur la plage 699\$ 2 repas par jour	VENEZUELA CUMANA**** Los Bordonos Hotel 11, 18, 25 novembre Tout compris 599\$ quad
MEXIQUE Hotel Club AKUMAL sur la plage Tout inclus 699\$	CANCUN Aquamarina Hotel tout inclus 749\$	RÉP. DOMINICAINE Spécial d'automne Tout compris 599\$

NOUVEAU SIEGE SOCIAL 934-2255	STE. ROSE 963-9124	ROSEMONT 723-3353	BIENTÔT SHERBROOKE	CHOMEDY 687-6800	REPENTIGNY 657-8282	OUTREMONT 278-1948	BLAINVILLE 433-2021	BROSSARD 466-4551	LAVAL DES RAPIDES 663-5543	HULL 819-777-2222
--	------------------------------	-----------------------------	------------------------------	----------------------------	-------------------------------	------------------------------	-------------------------------	-----------------------------	--------------------------------------	-----------------------------

VOYAGES

10 jours 679\$ u.s. TAMPA - PLAYA DEL CARMEN COZUMEL - MONTEGO BAY GRAND CAYMAN - KEY WEST	RABAIS DE GROUPES BILLETS GRATUITS CHOISISSEZ VOTRE DESTINATION (min. 15 personnes)
--	--

VENTE DE SIÈGE FORFAITS

VANCOUVER SPÉCIAL DE NOËL 22 déc.-5 jan. *Rabais spécial si vous réservez avant le 18 Nov. Appeler Jim 934-2255	DAKAR 15 jours 1499\$	MAROC 2 sem./repas 1098\$	LAS VEGAS Avion/hôtel/bonus 1699\$	PATTAYA (Thaïlande) 15 jours incl. 19 repas 998\$	TUNISIE 2 sem./repas 1499\$	HAWAÏ Avion/hôtel/déjeuners
--	---------------------------------	-------------------------------------	---	--	---------------------------------------	---------------------------------------

DES PUBLICATIONS À QUI LE CRIME PROFITE!

VENDEZ-MOI DU CRIME

CULTURE

Depuis les années quatre-vingts, la fascination du public pour le corps policier et tout ce qui a trait au crime est devenu spectaculaire. En effet, les émissions, dites *reality show*, et les journaux à sensation sont devenus plus populaires que jamais.

Reportage

JUSTYNA LATEK

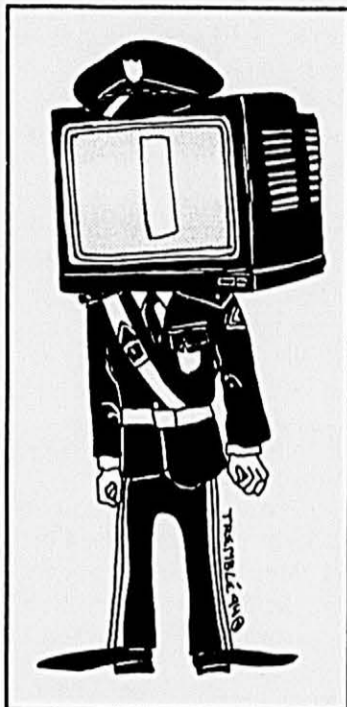
Au Québec deux hebdomadaires, à haut tirage, traitent du sujet : *Allô Police* et *Photo Police*. Cependant, bien que leur nom contienne le mot « police », ces hebdomadaires, comme le dit Bernard Tétrault, rédacteur en chef de *Allô Police*, s'occupent plus d'affaires criminelles que des forces de l'ordre. « Notre politique de base c'est d'informer le public concernant les affaires criminelles », explique-t-il. En fait, ce genre de publication dépend du crime : sans crime, pas de police, pas de sensation.

Le même phénomène se retrouve à télévision. Ici, la police est au premier plan. L'image du corps policier dans les émissions comme *Rescue 911* et *Unsolved Mysteries* est très positive. Il est

compétent, courageux et fait son travail par vocation. En fait on en est rendu à créer des émissions hybrides de plus en plus spécialisées. Par exemple, *Life of the Highway Patrol Officer* est une émission qui suit uniquement les policiers-ères des grandes autoroutes. Un peu le Lucky Luke des années quatre-vingt-dix, le policier ou la policière s'assure de la sécurité des grands chemins.

Le *reality show* est populaire auprès du public parce que, comme son nom l'indique, il présente des faits réels et surtout un corps policier en chair qui raconte ses exploits. En fait, le public de notre époque a de plus en plus besoin de réel pour croire en ce qui jusqu'à maintenant n'était présenté qu'au cinéma. Le policier ou la policière de *Rescue 911* l'emporte sur son équivalent fictif.

Ce qui rend ces émissions d'autant plus populaires est le fait que l'on demande la participation du public. Dans *Unsolved Mysteries*, on fait appel à l'aide de l'auditoire pour retrouver les criminels. Le public à son tour se sent un peu policier. Ces émissions lui permettent non



seulement de participer à la chasse mais aussi de juger les individus criminels.

En fait, notre époque est plus fascinée par les affaires criminelles que par la police. Bien que devenu héroïque, le corps policier a perdu sa place d'importance, il n'est plus qu'un simple décor au crime, un prétexte à l'étalage de petits scandales.

Est-ce que le public devient voyeur? Je ne crois pas que ce soit du voyeurisme, affirme Bernard Tétrault. Cependant, cela n'est pas sûr. Regarder les scandales et les horreurs de la vie des autres dans le confort de son propre salon ne peut être autre chose que du voyeurisme. *Photo Police*, avec de gros titres comme : « Il l'a battue avant de la violer », ou encore « Il l'a agressée pendant quatre ans », fait définitivement appel aux appétits pervers du lectorat.

Bernard Tétrault, dans le but de défendre son hebdomadaire affirme : « Cela ne peut pas être du voyeurisme, on ne montre plus de photos de cadavres. » Pas de cadavre, mais des femmes

nues dans des positions plus qu'explicites ornent les pages de son « hebdomadaire ».

Il prétend même qu'*Allô Police* est un bon outil d'éducation pour les jeunes. Selon lui, les parents l'utilisent pour prévenir leurs enfants de ce qui peut arriver s'ils ou elles empruntent la voie du crime. Il est quand même alarmant que Monsieur Tétrault suggère que des mineur-es devraient être exposés-es à des images et textes pornographiques dans un but éducatif.

Si ces émissions et ces hebdomadaires fonctionnent, c'est que la demande est très forte en matière de crime. Par exemple, *Allô-police* vend 135 000 exemplaires par semaine. On ne peut plus croire que ces publications servent l'intérêt de quelques personnes marginales. Il est peut-être temps de se questionner sur la légitimité d'un tel étalage de criminalité. Le droit à la liberté d'expression permet-il vraiment à des gens d'exploiter des histoires de viol, meurtre et pédophilie dans leurs détails les plus sordides?

RECETTE DE BEIGNES

- 3 c. à soupe de beurre
- 1 tasse de sucre
- 2 œufs battus
- 3 3/4 tasse de farine
- 4 c. à thé de poudre à pâte
- 1/2 c. à thé de sel
- 3/4 tasse de lait
- 1 c. à thé de vanille

Ajouter au beurre en alternant une cuillère de sucre et une cuillère d'œufs battus. Mettre le tout en crème.

Tamiser la farine, la poudre à pâte et le sel. Diviser en trois.

Mélanger le lait et la vanille. Ajouter aux ingrédients en crème en alternant avec les ingrédients secs tamisés. N'ajouter que la farine nécessaire pour obtenir une pâte assez molle.

Couvrir et réfrigérer la pâte de 4 à 12 heures.

Diviser la pâte en trois. Abaisser un morceau à la fois, en gardant les autres au frais.

Abaisser la pâte à un centimètre d'épaisseur sur une planche farinée. Taillez et laissez reposer les beignes 15 minutes avant de les cuire.

Chauffer du gras à une température de 360 degrés F.

Déposer les beignes, un à la fois, dans la graisse chaude, en les distribuant.

Aussitôt cuits, les déposer sur un papier absorbant pour enlever l'excès de gras.

Refroidir et rouler dans du sucre à fruits ou du sucre à glacer.

PAUSE BEIGNE

RESTAURANTS

Stylo à la main, une femme parcourt son agenda en griffonnant, ici et là, quelques notes. Plus loin, un homme, cigarette au bec, lit une publication quelconque. Contrat d'assurance? Programme politique? D'autres parlent, discutent, échangent parce qu'ils ou elles ne sont pas seuls.

Reportage

FRANÇOIS LIZOTTE

Illustration

JANE TREMBLAY

On entre et on sort. Ceux et celles qui s'attardent sirotent leur café, leur pâtisserie étant engloutie depuis un bon moment. Aujourd'hui, sur le chemin de la Côte-des-Neiges, le décor est à peu près le même qu'hier rue Sainte-Catherine. Le rose du *Donuts* a fait place

à l'orangé du *Dunkin'*. Ces deux couleurs, on les retrouve sur le logo de la très célèbre chaîne de donut shops (on emploiera désormais le néologisme belgnerie, c'est le plus beau que l'on m'ait suggéré). Ces belgneries, elles sont partout. Plus de quatre-vingts *Dunkin' Donuts* sont d'ailleurs répertoriés par Bell Canada à Montréal; et ce, sans compter les *Tim Horton's* et autres.

Rien ne ressemble plus à une belgnerie qu'une autre : toutes possèdent leurs tables fixes et sièges de fast-food qui

seraient, paraît-il, scientifiquement conçus pour n'être confortables que durant une dizaine de minutes. Il faut circuler, rentabilité oblige, surtout à l'heure de pointe, c'est-à-dire entre 11h et 14h.

Les gens viennent s'y sustenter pour quelques dollars, grâce à une soupe, un sandwich, ou un café et, surtout, grâce à l' incontournable belgine. Les grands favoris semblent être le fourré-à-la-costarde-glacé-au-chocolat ou le glacé-au-chocolat-seulement. « Frais du jour », dit la publicité. Selon un commis de *Dunkin' Donuts*, on ne lésine pas sur la fraîcheur. Toutes les six ou huit heures, les produits sont changés et « ce qui n'est pas vendu est donné à des organismes. » Des organismes? Pourquoi pas?

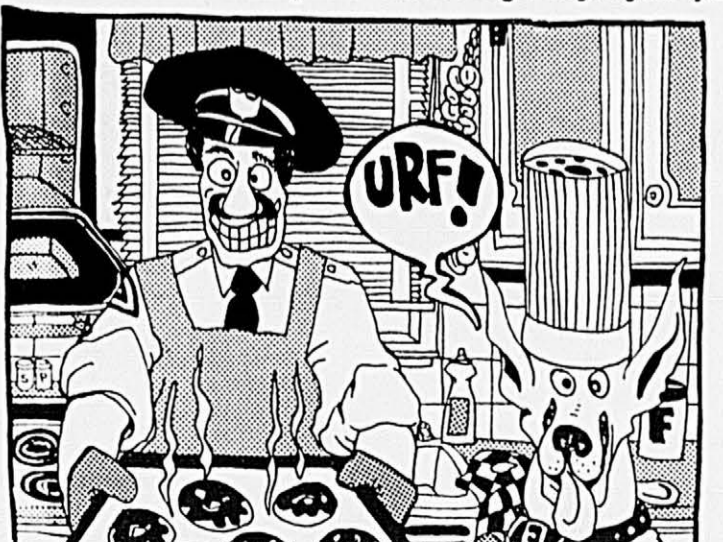
Mais qu'est-ce qu'un belgine? Le *Petit Robert* accepte notre régionalisme et le définit comme étant une « pâte frite glacée ou saupoudrée de sucre glacé ». Rien n'est indiqué sur la forme, donnant, ainsi, une entière liberté au manufacturier quant à l'aspect visuel de la chose. La langue anglaise, quant à elle, est beaucoup plus descriptive mais, par le fait même, plus rigide : « doughnut » ! (noix de pâte ?) Ne comprennent-ils pas que si on veut les fourrer ces belgines, on doit leur donner la forme d'une rondelle.

Bien sûr, le grand gourmet dédaigne cette pâte frite, sans

doute trop américaine à son goût. Ils et elles préfèrent payer deux ou trois fois plus cher pour quelque pâtisserie plus délicate. D'ailleurs le même raisonnement s'applique au café, plus sophistiqué. Pourtant, il s'en boit du café dans cette institution. Servi dans des grands verres de carton (sans CFC), il semble être apprécié. Ses adeptes ne l'échangeraient sûrement pas contre un expresso goudronneux. Simple question de goût?

Si elles ne font pas l'unanimité quant à leur raison d'être, les belgneries semblent pourtant bien prospères. Et si certaines personnes les trouvent trop banales parce que trop répandues, elles n'ont qu'à penser un seul instant à tous les jeunes vivant en région, dans une trop petite ville et qui aimeraient bien pouvoir s'empiffrer de roussettes françaises ou de fourrés poudrés.

Quand je passe devant le comptoir, où s'alignent des dizaines de variétés, je me revois à l'âge de quatorze ou quinze ans, émerveillé. Mon Rivière-du-Loup natal n'avait pas encore sa belgnerie, il fallait passer par Rimouski ou par Lévis pour acheter sa douzaine. Quel grand jour ce fut, lorsque *Monsieur Donut* décida enfin d'ouvrir ses portes. « Pourquoi avoir tant attendu? » me demandai-je à l'époque. On avait pourtant nos policiers et policières depuis longtemps.



Un constable devant la scène du répit

LA RÉVOLUTION À COUPS DE PEINTURE EN CANNE! ARTZEPOLICE

CULTURE

Terminée la Révolution culturelle chinoise de 1966, terminée la propagande fasciste du troisième Reich ? Peut-être, mais le monde artistique, tout particulièrement cette sphère si énigmatique que constitue l'underground montréalais, n'en demeure pas moins soumis au jugement d'une autorité qui fait office de police. Ce milieu alternatif est peuplé d'artistes pour qui la marginalité est le pire obstacle à une reconnaissance publique. Zep est un de ceux-là.

Reportage

EMMANUELLE LATRAVERSE

Photo

ZEP

Zep, comme tous les autres artistes, voit le contenu de ses œuvres contrôlé par des lois de mœurs que les forces policières se font un plaisir d'appliquer. Rappellez-vous la polémique qu'avait créée une descente au bar de la rue Ste-Catherine Le Royal au printemps dernier lors d'une soirée *Vendredis saints*. Zep avait été engagé pour réaliser une œuvre d'installation : il exposait des mannequins nus dans des poses statuesques à travers le bar en question. Zep n'a pas été arrêté pour incitation à la violence, seuls les propriétaires du bar ont reçu une amende. L'œuvre de Zep a été démantelée par la police.

Il a cependant été arrêté une fois pour avoir écrit un graffiti : « Make sure to check your mailbox before committing suicide. » (Assurez-vous de vérifier le contenu de votre boîte à lettres avant de vous suicider). « D'ailleurs la police avait raison de m'arrêter, soutient-il, j'ai enfreint la loi, la propriété d'autrui. »

Quoi? Pas de violence, d'émotion, de racisme, d'homophobie, ou d'emprisonnement, rien qui puisse nourrir notre soif d'anecdotes à sensation? L'histoire de Zep, serait-elle banale, inintéressante?

Elle soulève toutefois une question fondamentale sur l'évolution de l'art en général. Au nom de quoi la police a-t-elle l'autorité de porter un jugement de valeur, à connotation socio-légale, sur l'art que réalisent certains artistes? Qu'y avait-il de si scandalisant dans cette exposition, alors que

l'existence de danseuses nues est permise, tout autant que le toucher de leur corps luxuriant. Pourquoi interdire d'exposer des mannequins nus dans un bar où tous les occupants et occupantes doivent, de toutes façons, être des adultes? Cette question, Zep ne daigne pas se la poser, il ne daigne pas non plus y répondre.

Zep n'est pas l'artiste révolté et anarchique (si ce n'est dans l'organisation de ses idées), ni le messager de « l'anti-establishment », ou bien encore le militant pour la reconnaissance de l'art alternatif, auquel on voudrait croire. Il ne désire véhiculer aucun autre message que celui qui lui passe par la tête au moment de la création. Il s'autosuffit, se considérant lui-même comme une œuvre d'art. « Le fil conducteur de mon art, c'est moi. L'œuvre, c'est moi. Mes péripéties, ma vie méritent d'être connues. Ceci me permet d'ailleurs de pousser la réalité au-delà de ce que je ferais normalement. »

Voilà probablement pourquoi ce « gladiateur de la vie », tel qu'il se définit, s'est présenté comme candidat à la mairie. Sa campagne électorale est, selon lui, une performance, une partie d'un tout que constitue sa

vie, son œuvre. Cependant, s'il n'avait pas l'intention de remettre en question le système, les milieux dirigeants qu'il méprise, pourquoi s'être lancé dans la course folle à la mairie, course qu'il savait perdue d'avance?

Si Zep reste insouciant devant l'ordre établi, c'est peut-être parce qu'il craint davantage un autre type d'ordre. Il expli-

que que les artistes sont restreints dans leur création par une forme de police encore plus puissante et respectée que celle en habits bleus et à moustaches, une police constituée de critiques et de gens d'affaires, qui respectivement contrôlent le jugement du public et surtout l'argent qui finance la création.



Zep, par lui-même

LA VIOLENCE DES MOTS

CULTURE

Dix ans déjà, et le rap survit malgré les critiques qui l'avaient discrédité comme genre musical « à la mode » ne plaisant qu'aux jeunes. Pourtant le break dance est mort alors que le rap continue sa lutte contre le racisme et les injustices sociales.

Reportage

EMMANUELLE ASSOR

Aujourd'hui le rap est devenu une question de survie pour la communauté noire. S'il n'exprime pas la joie, c'est parce que son message est avant tout un message de révolte contre les institutions qui continuent de marginaliser la population noire.

Pour Public Enemy comme pour Ice-T, la communauté noire doit reprendre le contrôle de son destin. Les personnes noires méritent les mêmes opportunités que les gens blancs sur le plan économique, social et juridique. À force d'être isolées dans une société qui ne leur rend pas justice, elles ont développé un réel malaise face au monde qui les entoure. Lorsque les membres de Public Enemy se déclarent les prophètes de la rage, c'est au nom de toute une génération trop long-

temps brimée. Dans *A white man's heaven is a black man's hell*, ils disent tout haut ce que les autres pensent tout bas, en dénonçant la « suprématie de la race blanche, muette devant le génocide noir ».

Les artistes de rap s'en sont toujours pris au système, mais plus particulièrement aux institutions qui abusent de leurs pouvoirs, comme la police. Après les émeutes de Los Angeles, lors du procès de Rodney King, plusieurs groupes de rap ont profité de l'occasion pour nous montrer qu'en matière de justice, il y a toujours deux poids et deux mesures. C'est avec rage que Ice Cube, Public Enemy et Ice-T ont attaqué le système judiciaire et les policiers et policières blancs coupables des plus grandes injustices.

Depuis des années Ice Cube fait parler de lui et de ses albums dont les titres aussi suggestifs que *Cop Killer* conti-

nent de perpétuer la controverse autour du message violent du rap. Ice Cube aime jouer le rôle du « Nigga you Love to Hate » (le nègre qu'on aime détester). Ses disques sont généralement agressifs, sombres et pleins de références à la mort. Parmi les fantasmes de Ice Cube on retrouve celui de tirer à bout portant sur la police et les gens des médias ainsi que celui d'assassiner les prostituées et les femmes en général. Après sa participation au groupe NWA et le succès de *Fuck Tha Police* et celui de *A Bitch iz a Bitch* les critiques ont justement dénoncé le discours homophobe, misogyne et violence de Ice Cube. Au-delà de la controverse Ice Cube est un révolutionnaire. Il raconte même que lors des émeutes de Los Angeles il a ressenti un sentiment de fierté et de contrôle lorsqu'il a vu les immeubles en feu. Pour lui, l'unité de la population noire commençait alors dans le chaos.

Malgré la mauvaise publicité faite à la musique rap, il existe une multitude d'artistes noirs dont le message continue à inciter à la violence contre la po-

lice, les immigrants et immigrantes ou les femmes. Dans *Home Invasion*, le dernier album d'Ice-T la chanson *Cop Killer* a été censurée mais il reste *Gotta Lotta Love* qui célèbre les émeutes de Los Angeles. Ice-T nous prévient qu'un jour les gens noirs s'uniront : « The day we all unite, watch the pigs get real polite » (le jour de notre union, vous verrez les cochons devenir vraiment polis). Ice-T n'est pas aussi virulent que Ice Cube et cela rend certainement son message plus accessible, voire plus politiquement correct.

Toujours dans la lignée du gangsta rap qui se veut violent, parfois même obscène et immoral, on retrouve Eazy-E détaché de toute idéologie politique. Alors que Ice-T a pour objectif de conscientiser les jeunes, Eazy-E ne se perçoit pas comme le maître à penser d'une génération. Loin de Martin Luther King et de Malcolm X, il laisse aux autres la mission d'éduquer les jeunes.

On peut déjà conclure que le rap ne rassemble pas un groupe d'artistes partageant les mêmes idées. Le rap de Public

Enemy et de Ice-T se veut politisé et « engagé », alors que celui de Ice Cube est avant tout incendiaire et porté sur la controverse. Une autre tendance des années quatre-vingt-dix est de rendre le rap « pop »; c'est-à-dire gentil et commercial. Avec Vanilla Ice, Naughty by Nature et Kriss Kross, le rap a perdu son contenu politique. Quand on pense à ces artistes on ne se souvient que de quelques chansons aux rythmes répétitifs et aux paroles simplistes, mais néanmoins accrocheuses.

Alors qu'on a déjà oublié les refrains insignifiants de *Jump* et de *OPP*, on peut toujours apprécier la qualité du rap intelligent de *Arrested Development*. Si le rap a survécu si longtemps c'est parce qu'il était radical et révolutionnaire. Aujourd'hui le rap nous dérange quand il n'est pas commercial parce qu'on sait trop bien que derrière la violence verbale se cache un cri de désespoir et un appel à la prise de conscience. Depuis que des murs de silence sont tombés, on ne peut plus jouer l'indifférence devant une génération sans espoir.

ET DES PÂQUERETTES À

FICTION

Le juke-box ne fonctionne pas. Hugues ajoute un autre vingt-cinq sous, aucun son ne sort de l'appareil. Le jeune homme en est déjà à sa troisième tentative. Il appelle la serveuse et lui explique la situation. La femme ajuste sa coiffe, le fixe d'un air perplexe.

Nouvelle

BENOIT LEBLANC

Photo

PATA / SIPA

— Hum... Vous auriez pu m'appeler avant, vos pièces doivent être coincées. Monsieur Gadbou n'aurait pas attendu, lui.

Elle a appuyé sur le lui. Hugues réplique que l'établissement pourrait procéder à des inspections plus fréquentes de son matériel, mais son regard se détache vite de la serveuse pour se porter vers un type en uniforme qui s'avance. Le policier les aborde en remontant sa ceinture.

— Ah ben regarde-moi donc ça, déjà occupé à draguer le p'tit nouveau, Ginette... À son premier chiffre en carrière, l'jeune t'fais l'coup de la chair fraîche, on perd pas d'temps ici d'dans. J'savais pas qu'les recrues t'excitaient à ce point.

La Ginette pose ses poings sur les hanches, une moue et un tappement de pied pour toute réponse.

— Une recrue qu'est pas foutue d'faire marcher un juke-box, ça exciterait même pas une vache terre-neuviennne!

— Oh la la! Ty vas fort Ginette, t'y vas fort. Faudra t'en accommoder pourtant, parce que moi et Hugues, c'est la paire pour une couple de mois ma p'tite belle. Et puis les juke-box, y'a qu'une solution avec c'qui veut pas comprendre. Tasse-toi un peu là, je vais te montrer ça.

— Mais monsieur Gadbou...

Le policier écarte Ginette de la table, descend la main à son ceinturon. Hugues et la serveuse lâchent un cri de surprise. L'agent Gadbou balance un coup de matraque à l'appareil. Le coup a été violent. Toutefois, Madonna et son dernier succès peuvent enfin assaillir la clientèle du chic restaurant Au coin du burger. Le vieux policier se tourne vers son compagnon.

— C'est ce que tu voulais? Alors tout le monde est heureux. Ginette, tu peux amener les deux numéros trois, ma douce. C'est fou quand même, ce que ça peut être solide ces antiquités!

En silence, le vieux dépose sa casquette, reprend son souffle; le jeune pense à une blonde platine. La chanson de Madonna s'achève bientôt suivie d'une autre, un rap plutôt bruyant. Les clients de la table d'à côté déménagent un peu plus loin. Fronçant les sourcils, l'agent Gadbou les suit des yeux jusqu'à leur nouvelle table. Il prend une grande inspiration, la relâche et s'attarde bientôt à la physionomie de sa recrue. Le visage sérieux, les cheveux bruns courts, la petite bouche, un « délicat », pas de doute. Hugues qui toisait les jupes et les pantalons moulants du snack-bar s'aperçoit qu'on l'observe de près. L'agent

Gadbou prend une seconde inspiration. Hugues décide de briser lui-même la glace.

— La serveuse vous a appelé monsieur Gadbou. Elle semble bien vous connaître.

— Écoute, j'sais pas pour toi, mais quand tu fréquentes le même resto depuis dix-neuf ans, ça crée des liens, tu crois pas? Alors sergent Gadbois, monsieur Gadbou, c'est du pareil au même... Dix-neuf ans, c'est presque ton âge ça?... Dix-neuf ans, même secteur, même resto, mais trois propriétaires et quatre coéquipiers différents.

Le sergent Gadbois marque une pause. Il raconte ses débuts dans la police, quelques anecdotes salées qui réussissent leur effet sur Hugues. Effectivement, ses débuts se feront en terrain miné. Le quartier 29 est l'un des plus durs de la métropole. On l'a prévenu au poste.

— Mais ça va, on s'y attache, t'inquiètes pas. Par contre, avant d'aller plus loin, j'aimerais... disons, m'assurer d'un détail avant de l'oublier (le sergent rosit légèrement). Il faut que je te pose une question, et c'est plutôt embarrassant, pour un homme dans ma position. Ce sera un deal donnant-donnant, mes recettes contre ta réponse. Oublie jamais, la vie de flic, c'est comme les vieux juke-box, tout finit par bien aller. Quoi qu'il y ait deux, trois petites choses que tu vas devoir apprendre très vite... très vite et sans faute. Mais d'abord allons-y avec ma question...

Le bruit d'une sirène se rapproche du bloc appartement. Jimmy a soulevé le rideau de dentelle un peu vieilli. Une ambulance traverse le boulevard. À part cela, la rue reprend son calme. Jimmy fait un signe de routine au patron. « Ambulance ». Il emprunte le couloir principal du vaste appartement, ralentit au bruit de quelques gémissements venant d'une chambre voisine. Il pousse la porte et tousse. C'est plus fort que lui, jamais il ne peut s'en empêcher. Ils sont sept à s'entasser et partager trois minuscules brûleurs. Dans un coin, un couple immobile est enlacé, une seringue à demi remplie de sang près d'eux. Quatre autres qui semblent se connaissent font liquéfier chacun leur dose de narcotique. Un dernier se tient le ventre, grelottant. Jimmy éloigne le brûleur, enfle ses gants de plastique. Il retourne la tête de l'individu, prenant le temps de décrocher les écouteurs du baladeur. Un peu de sang coule du nez de l'adolescent, puis passe aux gants avant de rejoindre le sol. Jimmy relève les paupières, y braque sa mini lampe de poche. Il ne semble pas y avoir danger. Il appelle quand même Mario, le donneur. L'adolescent se recroqueville, dégueule. Jimmy s'est relevé et tassé à temps. Un grand homme de couleur noir entre dans la pièce, interroge Jimmy du regard. Ce dernier sourit.



— Opération mope et savon, je crois. Dis, t'as pas forcé la dose un peu, là?

— Bof... Je dirais plutôt que le petit s'y est mal pris. Pourtant, c'est un habitué. Un habitué qu'est arrivé amoché, mais un habitué tout de même. De toute façon, tant que ça bouge, c'est l'principal, non?

Mario soupire, embrasse la pièce du regard. Deux amis s'attachent chacun un garot sur les conseils de leurs amis. On charge les seringues, les deux junkies ferment les yeux ainsi que leurs poings au moment de l'injection. Les visages blémissent. Le sang coule goutte à goutte dans le tube. Dès que l'aiguille est fermement ancrée, de petits éclats de voix montent dans la chambre. Grognelements semblables aux ronronnements d'un chat. Les aiguilles sont retirées, les compères s'étendent, et de nouveaux garots se serrent. Jimmy s'assure que les seringues sont mises à la poubelle; Mario s'approche de l'ado tremblant toujours de sueurs. Il jauge le corps du bout des chaussures, ses petits coups font gémir le jeune garçon qui vomit encore un peu. Tout va bien.

— Tu vois, Jimmy l'ami... no p-r-o-b-l-é-m-o. Et puis, c'est pas moi qui ai inventé les fausses cartes, alors let the band play its song, and get along...

— Ouais, ouais, de toute manière, j'vais chercher la mope et nettoyer les dégâts du p'tit con. Fais pas le twit anyway Mario, je sais que c'est pas les ambulances qui manquent dans le coin, mais justement, ils manquent pas d'ouvrage et un mort sur les bras, ça pue, ça pue beaucoup, énormément... Et le boss aime pas ça quand ça pue.

Mario ne répond pas, il se racle la gorge, jette un coup d'œil à sa montre. Aussitôt, la sonnette de l'entrée crie.

— O.K. Jim, mais les nouveaux chimistes viennent d'arriver, alors

ouvre-moi une autre chambre avant de mopper, la cinq va faire l'affaire. Et oublie-pas aussi de me foutre Roméo et Juliette à la porte, ils vont dépasser leur trois heures. See you buddy!

Dès que les deux hommes franchissent la porte, un cri éclate. Jimmy revient sur ses pas. Le couple roupille de bonheur et les autres cherchent des fourmis dans les craques du plancher. Il voit l'adolescent se rouler jusqu'au mur et pleurer, laissant un liquide blanc derrière lui. Un liquide lui rappelant le lait en poudre que France, sa copine, donne à leur bébé. Maintenant, la mope est devenue un outil plus que nécessaire.

À la venue de Ginette équipée de son cabaret, et de quelques palabres en sa compagnie, le sergent a interrompu son discours. Quelques bouchées d'un hamburger fromage et extra laitue sont englouties; et le juke-box qui ne se tait plus depuis l'opération choc en est rendu à diffuser une vieille chanson de Louis Armstrong. *What a wonderful world.*

Le soleil de fin de journée frappe soudain Hugues au visage qui en crache un morceau de bœuf. Il s'esuie avec sa serviette et dispose une de ses mains en visière. Le sergent n'a rien remarqué, tellement il est préoccupé. Un Hugues surpris s'amuse désormais de l'état de son supérieur; le ton étrange de sa voix n'intrigue plus le jeune policier, il observe plutôt le rouge du visage qui a succédé au rose. Le sergent prend une grande respiration et son courage à deux mains.

— Des pâquerettes? C'est quoi ça, des pâquerettes? Tu es sûr de ton affaire?

— Oui, oui, j'vous dis. À notre maison de campagne, on en ramenait toujours à ma mère. C'était ses préférées. Des bouquets à faire crever d'envie les vaches terre-neuviennes, mon sergent!

— Bon, j' imagine qu'après quatorze ans de roses rouges, ça vaut vraiment la peine de changer de sorte, mais des pâquerettes!... Là, j'suis pas convaincu. Quelque chose que je connais même pas, j'suis pas si sûr, tu sais, faut que j'y pense comme faut. C'est beau les goûts des maritimes, mais faut y penser deux fois, c'est ça.

— Vous savez, j'essaie seulement de vous aider sergent. Si c'est pour demain, vous n'avez pas tellement de temps pour la bagatelle. Les pâquerettes, c'est simple, jolies, romantiques. Ce serait comme revenir à vos premières années de mariage. L'effet de surprise, y'a rien de mieux pour séduire, pour charmer une femme. Suivez mon conseil.

— Tu m'cloues le bec, petit! C'était une idée comme ça, innocente, après tout.

— Moi, voilà, c'est ma réponse, donnant-donnant. Si vous le désirez, on peut consulter un arbitre, sergent. Par exemple, demandons l'avis de Ginette. Une femme va savoir ça, elle.

Ginette se présente derechef devant les deux constables qui la mettent au parfum. Le regard de Gadbou est anxieux, guette l'opinion

de la serveuse.

— Des pâquerettes? Hum... C'est évident, quatorze ans à recevoir les mêmes fleurs pour cadeau d'anniversaire de mariage... Changer serait pas vilain.

— O.K., O.K., j'ai compris. C'est vrai que ça risquerait peut-être de la décevoir. Ouais, on sait jamais cette fois, ça pourrait la lasser. Pas vrai? Va pour les pâquerettes, on se trouve un fleuriste et c'est attaboy...

Toute gêne, tout embarras tombés, le sergent respire enfin. Il se sent libéré d'une tonne de pression. Hugues, par contre, n'est pas en reste. Lui aussi a quelques questions à poser.

— Et les deux, trois « petits » détails, sergent.

— Bof, y'a pas de presse, tu sais. On a en masse de temps pour discuter de ces peccadilles. Occupons-nous des fleurs en premier, ensuite, on verra.

Les deux policiers vident leur boisson gazeuse et se lèvent d'un commun accord. Ils se dirigent vers la sortie, entrouvrent la porte. Ginette se précipite à leurs trousses.

— Hep, hep, messieurs, la facture s'il-vous-plait!

— Ah excusez-moi, madame, je ne savais...

Hugues est interrompu par le sergent Gadbois.

— Ah ben oui, regarde donc ça, on allait oublier le souper... C'est pas gentil ça. Sors ta carte de crédit le jeune, je t'attends tout de suite dans l'auto. Tradition, tradition, c'est ça la police, kid. Et n'oublie pas un p'tit coup de matraque au juke-box, ça finit par énerver les gens, ces trucs-là finalement.

Le sergent et la serveuse se lancent un regard de connivence. La porte claque derrière l'homme d'âge mûr.

À travers la sentinelle, Mario scrute les nouveaux arrivants. Le patron se tient quelques mètres derrière, près de la fenêtre. Il regarde un couple de clients tourner sur le boulevard. Mario se retourne vers lui.

— On va avoir besoin de deux bites de crack, boss. Consommation sur place.

Le patron pénètre dans la pièce attenante pendant que son subalterne accueille deux grands garçons très maigres. Il en ressort avec la marchandise, Mario lui remet l'argent qu'il vérifie immédiatement et enfouit dans ses poches. Jimmy étant occupé à nettoyer un dégât, Mario se doit d'accompagner lui-même les clients jusqu'à la chambre cinq. Le patron le somme de ne pas trop tarder, il a un rendez-vous pressant ce soir. Mario le rassure et guide les jeunes en silence. Attiré par des bruits, l'un d'eux passe tout droit et s'apprête à descendre un escalier. Mario intervient promptement.

— Pas si vite mec, ta place est par ici. Tout est là, cuillères, brûleur, allumettes. Installez-vous et cassez-vous d'ici trois heures. Sinon vous avez un gros problème sur les bras. Questions? Non... Un, deux, trois, top chrono, les enfants.

LA FIN DE VOS JOURS...

Mario presse le pas, croise Jimmy qui ramène un seau au contenu peu élégant. Mario l'avertit qu'il est l'heure du contrôle de laboratoire. Jimmy laisse le seau par terre et emprunte l'escalier. Il a le temps d'entendre la sonnette de l'entrée. Des voix lui parviennent encore lorsqu'il débouche dans la salle du sous-sol. Il franchit une cinquantaine de boîtes gonflées de sacs d'opium. Devant lui, une personne qu'il salue de la main s'affaire à couper et peser des tas de poudre blanche, l'homme se lave les mains et lui confie des ampoules d'héroïne. Là-haut, une discussion animée commence. Jimmy doit déguerpir en vitesse à l'appel du patron.

À son arrivée, Jimmy écarquille les yeux. Karl, un associé « lieutenant », est là à déballer sa frustration, lui, qui ne devait travailler que le surlendemain. Or le patron ayant rendez-vous, Karl se doit d'être présent au cours de la soirée. Les esprits finissent par se calmer à l'instant même où la sonnette se remet de la partie. Tous se regardent avec étonnement. Aucun autre client n'est attendu aujourd'hui. Mario sacre, compose le code de sécurité. Une fille apparaît dans l'embrasement de la porte.

Regarde-moi le marteau-piqueur qui se pointe, tabarnak. Qu'est-ce que tu fous Nancy?

Karl n'a pu retenir son commentaire. Effectivement, la fille dénommée Nancy tremble de tous ses membres, du sang dans les yeux. Elle réussit néanmoins à balbutier quelques mots. Faute d'argent, Mario lui refuse toute consommation. Cependant, à la vue de ce que possède Jimmy, Nancy se jette à ses pieds, le

supplie de lui fournir une dose gratuite. Karl s'interpose. La fille s'accroche à ses jambes.

— Woh là, Nancy, tu veux me tuer ou quoi. Une fiole gratuite, mais t'es sautée ma pauvre conne. Va voir ailleurs si j'y suis!

Karl botte les côtes de la fille qui s'écrase en larmes. Le lieutenant se recule, cherche l'approbation de son chef. Celui-ci prépare son départ, occupé à ranger la recette de la semaine dans un sac-à-dos. Il passe une main dans ses cheveux blonds, fixe la fille un instant. La Nancy commence à hurler.

— J'veux ma dope ostie, soyez pas cheap. Écoutez, m'a faire tout c'que vous voulez, ostie, m'a fourrer, sucer, manger, tout c'que vous voulez mais laissez-moi une bite d'héro, please. M'a revenir vous payer, j'vous jure.

Debout, en retrait, le patron est vite exaspéré par l'hystérie de la junkie.

— Bon là, les folles, c'est assez. Crissez-moi c'te sida-là dehors, avant que ça empiere. Faites ça vite, hurry up! Pis toi, Karl, qui a l'air de si bien la connaître, tu devrais mieux sélectionner ta clientèle, compris le twit?

Karl ne peut faire attention dans l'immédiat. De crise de larmes en crise de larmes, la jeune fille se débat comme une lionne, un saignement de nez en prime. Jimmy doit la gifler et prêter main forte à ses partenaires. La soulevant de terre, les trois hommes la transportent à l'arrière de l'appartement et la flanquent dehors par la sortie d'urgence. À leur retour, chacun s'allume une cigarette. On ouvre la fenêtre pour aérer la pièce. Le patron s'essuie le

front d'un mouchoir, il demeure à la fenêtre, les yeux braqués sur la rue. Ses complices observent l'air froid jouer avec les volutes de leurs cigarettes.

De bonne humeur, le sergent Gadbois siffle sur l'air de la musique radiophonique. Il donne un coup de coude amical dans les flancs de son jeune coéquipier. Un énorme bouquet de fleurs blanches et jaunes, très fines, siège sur la banquette arrière.

— Quand j'y pense... Cinq fleuristes, cinq, pour courailler une couple de brins d'herbes. Faut l'aimer sa femme!

Hugues ne dit rien. Il est vrai que la métropole n'abonde pas en fleurs des prairies, mais le miracle s'est produit. Hugues décroche une pâquerette qui est abîmée, se chatouille le nez. Même chez le fleuriste, il a dû argumenter en faveur de ces marguerites miniatures. C'est que le commerçant a eu le malheur de lâcher une phrase.

— Vous savez que ces fleurs servent aussi à accompagner les corbillards lors des cérémonies funéraires.

Le drame. Hugues a dû répéter ses histoires de premier amour et d'exploration champêtre. Heureusement, le sergent a fini par approuver. Alléluia. Ils retournent maintenant au poste remplir le compte-rendu de leur journée. Un juke-box récalcitrant et la recherche d'un cadeau d'anniversaire de mariage sont en tête de liste. Hugues ne sait comment ils vont se débrouiller. Un bip intermittent remplit l'auto-patrouille et empêche Hugues de s'inquiéter davantage. Il appuie sur le bouton d'écoute. C'est le poste qui les aver-

tit de se rendre en vitesse rejoindre une escouade tactique près du principal boulevard de leur secteur. Au volant, le sergent Gadbois entre dans une colère noire.

— Fallait bien que ça nous arrive... en fin de shift. Pis une escouade en plus, pas capable de faire leur job en famille.

Sans perdre une seconde, ils entrent en contact avec le capitaine de l'escouade. Il leur suffit de surveiller les alentours d'un carré de maison pour éviter toute visite inopportune. Hugues insiste pour participer à l'opération. Le capitaine accepte à la condition qu'il se présente en retard. Lorsqu'ils abordent la rue transversale, les voitures sont déjà en place. Deux minutes plus tard, l'assaut est donné. Impatient, Hugues se précipite à la suite d'une quinzaine de policiers, tous habillés en civil. Une autre poignée d'hommes entoure l'édifice. L'entrée est vite trafiquée, puis au pas de course, l'escouade accoste un appartement du rez-de-chaussée. La porte s'ouvre, Hugues aperçoit un homme blond, sourire aux lèvres, sac à l'épaule céder le passage au capitaine et sa bande.

— Bienvenue, messieurs. Toujours aussi exacts au rendez-vous. Faites ce qui ce doit.

Le capitaine s'adresse à ses troupes.

— Vous avez entendu monsieur, les boys, laissez-le passer, et en avant. De la classe, on fait table rase. Lamonde, call les médias. Ça va faire des belles images, le maire et le chef vont aimer ça. C'est parfait.

Étonné, Hugues s'écarte comme les autres devant l'homme blond et se dirige à l'intérieur de l'apparte-

ment. En équipe de deux, six policiers maintiennent trois hommes face contre sol à l'aide de leur matraque. Le reste de l'escouade vide les chambres une à une où remontent des boîtes d'un escalier. Les policiers deviennent volubiles au son d'une ambulance.

— Dis-donc c'est le gros lot, on chiffre dans les millions ce coup-ci, les boys. Y'a même un labo là-dedans, j'ai jamais vu ça. Encore mieux que v'là deux mois.

Hugues se lasse rapidement du spectacle. Il court rejoindre le sergent Gadbois, non sans exercer, dehors, un slalom entre les caméras, les membres de l'escouade et des ambulanciers. Sur une civière, ces derniers transportent une jeune femme en sang. Les plaintes parviennent à Hugues qui n'est pas fâché de retrouver sa voiture. Il ouvre la portière.

— Vous ne devinez jamais ce que j'ai vu sergent, j'ai...

Hugues s'arrête. Le sergent lui a mis la main sur la bouche et désigné l'arrière de la cabine. Estomaqué, le jeune policier retient son souffle. L'homme blond de l'appartement est assis à côté des pâquerettes; il ronfle.

— Comme tu peux voir, on a de la visite surprise... Parle plus bas, mon p'tit gars, sinon tu vas réveiller le capitaine. Concentre-toi plutôt à inventer quelque chose de sensé pour notre rapport de fin de journée. T'as de l'imagination pour les fleurs, tu devrais aussi en avoir pour les rapports, pas vrai.

Hugues ne parle pas. Il regarde l'ambulance les dépasser. Pas de doute, il va avoir besoin d'une bonne dose d'inspiration.

LA SÉCURITÉ DANS LE GHETTO

À QUI LA RESPONSABILITÉ ?

SOCIÉTÉ

La population étudiante, tout particulièrement les filles qui la composent, est vulnérable à la criminalité dans le ghetto de l'Université McGill, et s'inquiète du manque d'initiative sur la question. Le mouvement Walksafe s'inscrit parmi les plus actifs des organismes veillant à la sécurité mais la police de la Communauté urbaine de Montréal ne paraît pas tout aussi désireuse de s'impliquer.

Reportage

VÉRONICA LÊ-HUU

Selon plusieurs étudiants et étudiantes circulant sur le campus, certaines améliorations pourraient être apportées à la sécurité. « Les gardiens, mentionne une étudiante de la faculté des sciences, ne font que filtrer les allées et venues des gens, sans pour autant contrôler les activités de ces derniers. Si un problème survenait, je ne saurais même pas comment contacter la sécurité pour qu'elle intervienne. » Selon la plupart des étudiants et étudiantes la surveillance des bâtiments universitaires est exagérée et on n'accorde

pas assez d'importance à la sécurité dans les rues. Les gardiens et gardiennes ne seraient-ils pas plus utiles autour du campus, plutôt qu'à l'intérieur de leurs cabines ?

« Il serait utopique de ne pas avoir peur. Ce n'est pas nécessairement dû à la ville, mais cette vieille peur de la noirceur est toujours présente. », explique une étudiante de la faculté des sciences infirmières. Différentes agressions menacent différentes victimes : « Souvent je me suis sentie mieux d'être une fille spécialement vis-à-vis des gangs en face desquelles les gars sont aussi en danger que moi, sinon plus. En fait, les gars et les filles sont attaqués-ées pour des choses différentes mais

les deux sont attaqués-ées quand même. »

Le mouvement Walksafe instauré par Fiona Deller et Paul Johnson en 1991-1992 a été créé pour apaiser cette inquiétude. Il est d'ailleurs de plus en plus utilisé. Environ 400 bénévoles travaillent actuellement pour Walksafe.

Ce mouvement relève de l'Association étudiante de l'université McGill, et est financé par les 50 cents puisés chaque semestre dans les frais payés par tous les étudiants et étudiantes. Selon Sara Mayo, la coordinatrice principale de Walksafe, les fonds sont suffisants pour remplir les trois mandats principaux de l'organisme : accompagner les usagères et usagers du service dans leurs déplacements, patrouiller les rues avoisinantes du campus et informer la population sur les agressions qui surviennent. Afin de mieux prendre en main la situation, et de pulser d'autres informations, Walksafe s'allie à

d'autres organismes tel le Centre contre les agressions sexuelles.

Sara Mayo, soutient que Walksafe n'a pas les moyens de prévenir divers incidents, tels que les agressions sexuelles. Il ne lui appartient pas non plus d'éduquer les femmes en terme de comportement à adopter ou de manières d'agir. « J'ai des soucis à propos de la façon dont les responsables des questions de sécurité traitent les survivantes et survivants d'agressions sexuelles. Je ne suis pas trop au courant de leurs procédures mais j'espère qu'ils leur offrent au moins la possibilité d'avoir un suivi leur permettant d'entrer en contact avec les centres contre les agressions sexuelles. Je pense que beaucoup d'étudiants et étudiantes ont l'impression que les gardiens et gardiennes de sécurité sont là premièrement pour assurer la propriété de McGill et maintenir une image acceptable et que la sécurité personnelle de la population étudiante figure au bas de leur liste de priorités. J'espère

qu'ils travaillent pour changer cette impression. », explique Sara Mayo, au sujet de la sécurité sur le campus et dans le ghetto.

Tous et toutes sont d'accord pour conclure, que malgré les gestes posés par Walksafe, beaucoup reste à faire. Les responsables de la sécurité devraient donner suite aux propositions pour établir une patrouille omniprésente dans les rues du ghetto qui serait une solution contre l'inquiétude de la collectivité. Seulement, la question suivante se pose : « Cette tâche doit-elle revenir aux autorités de l'université ou bien à la CUM ? »

Les quelques policiers et policières interrogés ne s'opposent pas nécessairement à l'imposition d'une patrouille à pied, mais ne semblent pas croire que le ghetto soit plus susceptible aux agressions que le reste de la ville. D'ailleurs, l'un d'entre eux a semblé suggérer que les histoires du ghetto ne sont en fait que des « peurs » entre les étudiants et étudiantes.

MÉDIAPOLICE!

Réflexion sur le quatrième pouvoir

SOCIÉTÉ

Les médias sont-ils la police de l'information? Après les pouvoirs politique, judiciaire et policier, on retrouverait ce quatrième pouvoir qu'est celui des médias. Mais jusqu'à quel point les médias ont-ils un rôle à jouer dans le maintien de l'ordre social?

Analyse

MARIE-LOUISE GARIÉPY

On en demande, et on en redemande encore! On veut être informé. Mais l'information qu'on nous donne doit être plaisante, voire attirante. Sinon, on tourne la page, on change de poste, on ferme la radio. Difficile de déplaire dans ces conditions. Les médias se retrouvent donc face à un dilemme : être vigilant en enquêtant sur les dossiers prioritaires ou être plus mièvre en se faisant porte-parole des événements qui font sensation.

Il faut définir le rôle des médias. Est-ce celui de mettre à jour les méfaits de nos classes dirigeantes ou celui de transmettre à la masse les informations dictées par ces classes? Comme pour tout, la vérité se situe bien loin des deux

pôles.

En fait, le devoir du ou de la journaliste est bêtement celui de transmettre l'information. Reste à savoir quelles sont les limites que les journalistes ne peuvent franchir dans l'accomplissement de leur mission. Leur est-il permis de « créer » cette information en provocant, par exemple, la mise à jour d'un scandale par leurs enquêtes? Dans une société utopique, la question ne se poserait pas. Nos classes dirigeantes seraient intègres et les journalistes ne seraient donc que les porte-parole de ces classes vouées au bien-être des masses.

Toutefois, nous ne vivons pas dans une utopie. Ainsi, les masses se méfient de ses élu-es politiques qu'elles ne connaissent pas vraiment. Les médias en viennent à devoir servir de chiens de garde, afin d'éclairer les masses sur le compor-

tement des classes dirigeantes.

Cependant un autre facteur entre en jeu et vient biaiser le travail des journalistes. Si le public veut tout savoir, il ne veut pas le savoir trop longtemps. L'ennui vient rapidement et les rédactions avides de lectorat et d'auditoire le savent. Le chien de garde court partout mais ne mord jamais fort. Ainsi des dossiers qui auraient dû monopoliser l'attention médiatique pendant des mois ne font les manchettes que quelques jours.

Un exemple? La réforme Axworthy. Le coup de vent passé, le public informé, on change de hochet. Pourtant, aucune analyse profonde n'a été faite de la question et personne ne semble prendre conscience des changements fondamentaux que pourraient entraîner une telle réforme. De plus, alors que la population étudiante dans son ensemble rejette cette réforme, les médias, loin d'exercer ce travail de police qu'on attend d'eux, ne semblent même pas se faire l'écho des préoccupations étudiantes.

Pourtant, les journalistes ne

demandent pas mieux que de critiquer les classes dirigeantes. La majorité des journalistes demeure convaincu-es que leur travail n'est pas désuet et qu'ils et elles peuvent avoir un poids dans l'élaboration d'une société meilleure. Toutefois comme la population ne manifeste pas significativement son intérêt pour certains dossiers, les journalistes sentent que leur lectorat ou leur auditoire se tance. On change donc de piste, on tente sans arrêt de soulever l'opinion publique, mais celle-ci reste passive. Elle croit que le seul fait que les médias aient révélé une fraude rend cette fraude inexistante. Cette naïveté de la population rend la tâche impossible pour nombre de journalistes engagés-es.

D'accord, la police médiatique n'est pas aussi efficace qu'elle devrait l'être, le problème étant que la population en général ne semble pas s'intéresser à elle-même. Combien parmi vous rechignent en voyant une nouvelle rester un peu plus longtemps que de coutume dans les pages de votre quotidien préféré? Je vous entends vous

plaindre : « Quoi? On parle encore de la Bosnie? Mais c'est vieux tout ça et ça n'intéresse personne. » Pourtant des milliers de gens meurent encore là-bas, des centaines de milliers souffrent de cette guerre interminable. Et des milliers d'armes y sont vendues par nos pays.

Oui, les médias devraient servir la population et faire office de police en matière d'information. Ils devraient surveiller ceux et celles qui tiennent les ficelles de l'État, ceux et celles qui font la loi et dirigent les forces de l'ordre. Mais c'est à nous d'exiger cela des médias. S'informer n'est pas se divertir. Et le prix d'une bonne information c'est le « rabâchage » des mêmes nouvelles, des mêmes injustices.

Ne donnons pas l'impression aux journalistes que leur travail nous laisse indifférents et indifférentes. Écrire, descendre dans les rues, téléphoner, faxer, crier...! n'importe quel moyen est bon pour manifester notre présence. Sinon, le quatrième pouvoir risque de s'allier aux trois autres (si ce n'est pas déjà fait). Que restera-t-il alors pour défendre nos droits?

LES DÉMANTELEURS DE GANG

SOCIÉTÉ

Montréal, comme toutes les grandes métropoles nord-américaines, fait face actuellement à un problème grandissant de violence causée par les gangs. Depuis 1985, le nombre de crimes violents commis par les gangs a presque doublé sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal (CUM).

Reportage

TRISTAN-E. LANDRY

Photographie

DAVE RYTHÉ

Pour répondre à cette menace, la police de la CUM a créé une escouade anti-gang, un corps policier spécialisé, dont le seul but est de contrer les activités criminelles perpétrées par les gangs. À Montréal, les gangs font partie de nombreux secteurs du crime organisé, plus particulièrement ce-

lui de la prostitution juvénile, des vols par effraction et de la vente de drogues, explique l'agent Pierre Blondin de l'escouade anti-gang.

Il est difficile de savoir le nombre exact de gangs à Montréal en raison du caractère souvent instable de ce genre de mouvements. La plupart des gangs se divisent en deux groupes distincts : les gangs à caractère ethnique et celles à caractère idéologique. Les plus connues chez ces dernières sont les Skins et les mouvements néo-nazis.

Les gangs cherchent toujours

à recruter de nouveaux membres. Leur cible favorite : les centres d'accueil pour jeunes en difficulté. « J'avais 15 ans et je vivais dans un centre d'accueil pour jeunes. Ils semblaient être les seuls à me donner une chance de vivre ma vie », explique « Julie » (nom fictif), une ex-membre d'une gang du quartier Côte-des-Neiges. Julie a été obligée de se prostituer pendant une période de plus d'un an et demi sous la pression des membres de sa gang. N'en pouvant plus, elle demanda l'assistance de l'escouade. Elle fut accueillie dans une maison de jeunes hors de Montréal. Dans un environnement sécuritaire, les policiers et policières l'ont préparée à témoigner en cour. « Ce fut incroyablement difficile, mais je l'ai fait », ajoute-t-elle.

« L'escouade anti-gang s'oc-

cupe de démanteler les réseaux de prostitution juvénile organisés par les gangs en aidant les jeunes à s'en sortir », affirme l'agent Blondin. « Nous les aidons, en leur fournissant une protection, à témoigner contre leur pimp. Ainsi, en mettant les leaders en prison, nous démantelons l'ensemble de la gang. » L'officier Blondin admet que cette tâche n'est souvent pas facile. La plupart des prostituées sont très réticentes à collaborer avec la police de peur de représailles.

En plus de l'aide aux prostituées, l'escouade a établi un bon nombre de plans préventifs et répressifs. « Il est important d'avoir des actions répressives, même si elles sont plus brutales, car elles permettent de limiter les actions des gangs », souligne l'agent Blondin. « On ne peut pas seulement faire de la prévention, cela ne changerait rien. »

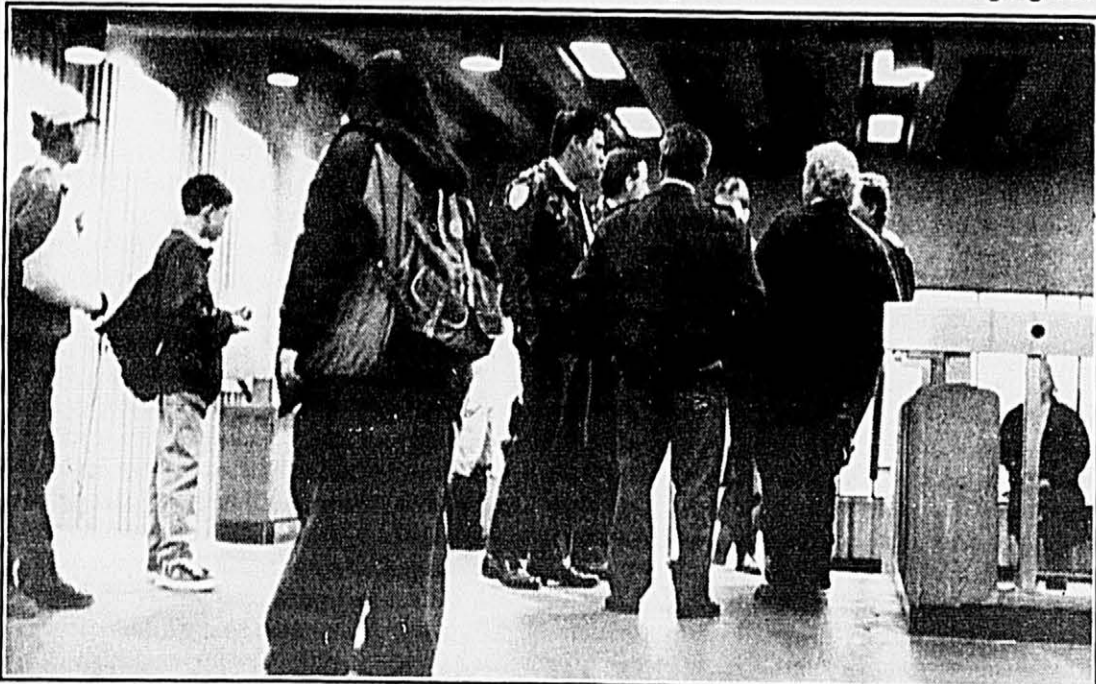
L'escouade s'est donc attaquée dernièrement au démantèlement de plusieurs gangs, surtout dans les quartiers St-Michel et Côte-des-Neiges. À l'aide d'agents doubles, l'escouade a fait plusieurs descentes dans le quartier St-Michel au cours des dernières semaines. Ces manoeuvres policières ont permis d'arrêter plus d'une quarantaine de jeunes. On a aussi saisi des armes à feu ainsi que des quantités non négligeables de drogue. Cependant, les gangs survivent et se réorganisent. Ces opérations ne ramènent que provisoirement la sécurité dans ces quartiers.

Du point de vue prévention, l'escouade anti-gang a mis sur pied un programme original. Ce

programme fait appel à la coopération des parents pour mettre fin à la violence causée par les gangs. Les parents des membres de gangs sont informés par l'escouade des activités criminelles de leurs enfants. « Plusieurs ne savent même pas que leur jeune fait partie d'une gang oeuvrant dans le crime organisé, explique l'agent Blondin, ils sont donc surpris, puis scandalisés des actions de leurs enfants. »

L'escouade aide ces parents à former des associations de quartier pour contrer le développement de gang dans leur secteur. « C'est très efficace, souligne l'agent Blondin, car les parents sont capables d'exercer une pression positive sur leur jeune. » L'année dernière, des 85 jeunes qui ont été arrêtés et dont les parents participent au programme, seulement quatre ont récidivé.

Malgré ce succès, la perspective demeure encore relativement sombre. « La situation à Montréal ressemble beaucoup à celle vécue dans les villes des États-Unis au milieu des années 80 », explique l'agent Blondin, « nous n'avons pas encore atteint notre sommet en terme de violence directement reliée aux gangs. » Le seul avantage que compte la police de la CUM, c'est le fait qu'elle a pris conscience plus rapidement du problème que les forces policières des États-Unis. Si les mesures déjà mises en place par l'escouade anti-gang fonctionnent, la ville de Montréal évitera peut-être les guerres de gangs qui ravagent présentement les métropoles de notre voisin du sud.



La sortie des classes... et des policiers, au Métro Villa-Maria

QUAND LES FEMMES ONT LE GROS BOUT DU BÂTON

Suite de la page 5

homme dans les situations dangereuses.

Les premières femmes engagées provisoirement dans la police étaient limitées à certaines tâches, surtout dans les domaines des relations publiques et de la prévention. Leur formation, lorsqu'elles en avaient une, était bien différente de celle des hommes. Il est reconnu que, durant les Première et Deuxième Guerres mondiales, les corps de police civils à travers le monde étaient, en quelque sorte, obligés d'engager des femmes. Cependant, les femmes n'avaient pas de pouvoirs d'arrestation, agissant plutôt comme travailleuses sociales que comme policières. Les femmes ne sont plus limitées aux postes de téléphonistes et de « chargées de faire traverser la rue aux en-

fants »; aujourd'hui, elles jouissent des mêmes opportunités que les hommes. Les femmes ne sont plus empêchées de faire de la patrouille, même si elles risquent de se retrouver dans des situations potentiellement dangereuses. Claudia et Julie, par exemple, aspirent à un poste où elles pourront être en contact direct avec le public, plutôt qu'à un poste administratif.

« Les tâches ne sont pas divisées selon le sexe », nous dit Mme Santerre. Le rôle des femmes est plutôt perçu comme complémentaire à celui de leurs co-travailleurs mâles. L'expérience de Mme Santerre nous révèle que « 95 p. cent des gens réagissent à l'uniforme », et non au sexe de la personne qui le porte. Quelconque inspire le respect, aura le respect. « Jamais je ne me suis sentie sous-estimée parce que je suis une

femme. Jamais ». Julie, par contre, reste vigilante : « C'est un fait que la femme est généralement perçue comme moins forte... alors ça nous demande plus d'effort que les hommes » pour gagner le respect d'autrui.

Aujourd'hui, les corps policiers du Québec offrent le même salaire, les mêmes bénéfices sociaux et possibilités de promotion aux femmes et aux hommes. Cependant, jusqu'en 1974, certains postes de police, notamment en Angleterre, offraient aux femmes 95 p. cent du salaire des hommes, sous prétexte qu'à cause de leur sexe, elles recevaient des tâches moins ardues que leurs co-travailleurs. « Pourtant, commente Julie, toute différence salariale ne serait pas justifiée : on subit le même stress, on travaille les mêmes heures, on répond aux mêmes appels. Au contraire même, une femme, peut-être parce qu'elle est moins forte physiquement, subit plus de pressions et doit être plus attentive ».

Qu'arrivera-t-il lorsque toutes ces graduées de TP auront un emploi dans un poste de police? Réjean Landry, sergent à la Sûreté du Québec et père de Julie, nous dit que les nouvelles arrivées doivent se sentir bien dans leur peau.

« Du moment où une jeune fille se rend compte qu'elle n'a rien à prouver, elle se sentira très vite confortable. » Il conclut que les femmes qui travaillent pour la police « ne devraient pas essayer de devenir des hommes », mais accepter qu'hommes et femmes jouent des rôles complémentaires. Elaine Gagnon, en 2e année en TP, prévoit que l'entrée dans ce monde d'hommes posera des difficultés. « Il est ardu, dit-elle, pour certains policiers, entrés dans la force lorsqu'il était bien rare d'y voir une femme, de respecter les nouvelles venues. Ils vont essayer de nous protéger plutôt que de protéger le citoyen! » Hugo Bélisle, un autre étudiant, a eu l'impression, lors d'un été passé à travailler pour un poste de police, que la majorité des vieux policiers « tolèrent » les femmes, rien de plus. Mme Santerre, pour sa part, témoigne que cette image n'est qu'un mythe. « Au contraire, dit-elle, ce sont les plus vieux qui s'adaptent le mieux à ces changements de personnel. »

De toutes les femmes prétendant au poste, rares sont celles qui ne sont pas prêtes à s'imposer, si nécessaire, dans ce monde d'hommes. Homme ou femme, « si t'as pas les capacités pour entrer dans

la police, nous conseille Claudia, vas-y pas. Moi, je ne me mettrai pas en arrière d'un gars sur la rue. Je ferais le même travail. Point final. » Mme Santerre offre, toutefois, cet avertissement à toutes les filles qui comptent se joindre à la police : « À partir du premier moment de travail, il faut s'attendre à un environnement très exigeant. Le fait d'être une femme importe peu du moment que l'on est prête à s'intégrer dans son milieu de travail... et d'inspirer le respect plutôt que de le demander. »

Dans la génération des futurs policiers et policières présentement en TP, il semble exister très peu d'antagonismes entre les sexes. Il n'y a que dans les cours d'éducation physique qu'on distingue une différence entre hommes et femmes. Elaine admet que « les cinq filles dans mon cours d'éducation physique sont presque toujours dernières, mais les gars sont toujours prêts à les encourager ».

En somme, malgré certaines appréhensions quant à la place et au rôle des femmes dans la police, notre corps policier devra s'adapter à la présence toujours plus évidente des femmes dans toutes ses sphères.

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du Daily, local B-07 du Centre universitaire, ouvert de 9h00 à 14h00, avant 14h00, deux jours avant la publication.

Étudiant-es et employé-es de McGill (avec carte) : 4,00\$ par jour, 6 jours consécutifs et plus, 3,50\$ par jour (14,00\$ par semaine). **Grand public :** 5,00\$ par jour, 4 jours consécutifs et plus, 4,25\$ par jour (17,00\$ par semaine). Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS (7%) et TVQ (6.5%)). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790 - VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE.

VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE APPARAÎTRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

1 - LOGEMENT

Heart of Downtown beautifully renovated apartments at a reasonable price 3 1/2, 4 1/2 available. If interested please call 284-5650 or 849-3897.

Occupational Therapy Student female needs place for January. If interested in a roommate for a month please call 284-5728.

2 - DÉMÉNAGEMENT / ENTREPOSAGE

Moving/Storage

Closed van or truck. Local and long distance. Olt-Tor-Van-NY-Fla. 7 days 24 hours. Low rates. Steve 735-8148.

3 - AIDE DEMANDÉE

WANTED: Student familiar with Quatro Pro for Windows to set-up internal reporting and scheduling files for manufacturing company. Flexible working hours and location fee to be discussed. Call Bernard at 429-5750.

Work in private downtown fitness club. Minutes walk to campus. High interaction with people. Candidate must be bilingual, enthusiastic, polite articulate. \$9.00/hour. 11:30-2:30 & 5:00-6:30, Monday through Thursday. Immediate. Call Mrs. Bellini at 845-2233 ext. 1015 for appointment.

Computer Wiz wanted to work with author on page layout of Book on WP5.1 or 6.0 Windows. Short contract, good rate. 747-2909.

FreshVibes is a New and Innovative magazine that covers Montreal's street scene. Wanted Ass. Editor, writers & sales rep. Please leave a message at 739-9125.

Christmas Gift Wrappers - Creative individuals, locations -- Toronto, North York, Mississauga, Hamilton. Managers to \$8.10/hour + bonuses. Wrappers to \$7.00/hour. Wages increase with hours worked. Full/Part time, December 1-24. 416-538-8588.

5 - TRAITEMENT DE TEXTE / MISE EN PAGE

Success to all students. Word-Perfect 5.1. Term papers, resumés, applications. Editing of grammar, 27 yrs. experience. \$1.75/D.S.P., 7 days/week. Campus / Peel / Sherbrooke. Paulette/Roxanne 288-9638 - 288-0016.

Word-processing of term-papers, reports, theses etc. Word-perfect 5.1, laser printer. 9 years experience. Fast, professional service. Good rates. Close to McGill. Brigitte 282-0301.

C.V. Professionnel et personnalisé. Membre du Bureau d'éthique commerciale. 6+ années de service. Estimations gratuites. Prix étudiants. Prestige 932-8952.

6 - SERVICES OFFERTS

Experienced Editor/Creative Writer, student papers, theses, manuscripts, resumés - tutoring, translation Spanish/French/English. Call Marian 765-9804/761-5234. 7 days/week.

International Students: DV-1 Greencard Program by U.S. immigration. Greencards provide U.S. permanent resident status. Almost all countries allowed. For info and forms: New Era Legal Services 2023 Stagg St. Canoga Park, CA 91306 USA Tel: 818-772-7168; 818-998-4425.

13 - COURS / ÉDUCATION

LSAT-GMAT-GRE training programs. Since 1979 we have successfully prepared thousands of students for these tests. LSAT & GRE programs begin during the month of November. LSAT & GMAT courses begin during the month of January. Call now. Richardson 1-416-410-7737 or 1-800-567-7737.

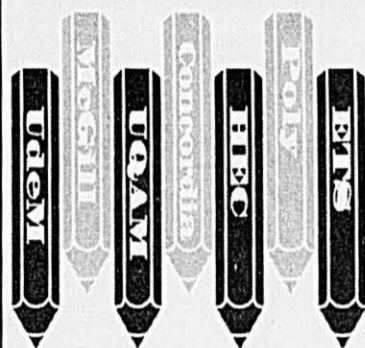
14 - AVIS

McGill Nightline is an information, listening and referral service. Open 6pm-3am. 398-6246.

LBGM discussion grps. Wed. 5:30 Bi-Group Shalner 423. Thurs. 7PM women's grp. Shalner 423. Fri. coming-out 5:30 & General 7PM, 3521 University.

15 - VOLUNTEERS

Need experience with babies & pre-schoolers or with multiculturalism? Volunteers for Parenthèse, a group for mothers and their young children. Tues. or Thurs. (1:30 - 4:30 pm) at CLSC Metro. Info: Cyndy Spilberg. 934-0354.



CALLING MONTREAL UNIVERSITIES FIRST-YEAR UNDERGRADUATES FOR

THE SECOND INTER-UNIVERSITY SPELLING CHALLENGE

The challenge is to write a short text from dictation in English and/or French, making as few errors as possible. To compete, you must be registered for the first time (Fall '94) as a first-year undergraduate at a Montreal university, and you must have filled in an application like the one below by 5 p.m. on November 11, 1994. For more information, please drop in at the Welcome Centre, Burnside Hall.

TOP PRIZE FOR BEST ENGLISH AND FRENCH - \$3,000
FIRST PRIZE IN EACH LANGUAGE - \$2,000
SECOND PRIZE IN EACH LANGUAGE - \$1,000

THE SECOND INTER-UNIVERSITY SPELLING CHALLENGE

Direction des communications - Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

NAME

SURNAME

STUDENT NUMBER

PHONE

UNIVERSITY

FACULTY

PROGRAM

Choice of texts
select one only

☐ English

☐ French

☐ Both

PROPER IDENTIFICATION REQUIRED ON SITE

LA POLICE PASSE AUX AVEUX

MONTREAL

Monsieur Michel Beaudin, commandant de la division des relations publiques et socio-communautaires, est membre de la police de la communauté urbaine de Montréal depuis 27 ans. Il a répondu aux questions du *McGill Daily français* sur la situation policière à Montréal.

Entrevue

PASCALE ANGLADE

Photo

ARCHIVES

D.F. : La délinquance juvénile semble être un des défis les plus importants actuellement pour la police. Est-ce que certains programmes ont été mis sur pied pour contrer ce phénomène?

M.B. : La délinquance présente de nouveaux aspects depuis quelques années. Le principal aspect, c'est qu'elle est organisée. Ce genre d'organisations est calqué de façon surprenante sur le crime organisé qui existait il y a dix ou quinze ans. Elles sont de plus à l'image de certaines ethnies (gangs de Latinos, d'Haïtiens...) et ce phénomène donne parfois lieu à des affrontements ethniques ou raciaux visant à protéger un territoire et les activités qui s'y passent. Mais en règle générale, la criminalité est en baisse, sauf les crimes contre la personne : agressions sexuelles, vols qualifiés avec violence...

D.F. : Pour contrer tout ça, quelles sont les actions concrètes entreprises par la police ?

M.B. : La police agit sur trois domaines : tout d'abord la répression, en utilisant les mêmes techniques que pour tout autre type de crimes organisés, c'est-à-dire l'observation, la filature, l'écoute électronique... et pour en venir à identifier les leaders et à porter des accusations qui sont souvent très graves. Outre cet aspect répressif, il y a également l'aspect dissuasif qui consiste à manifester une présence

policière là où il y a des gangs (écoles, parcs, métro, salles d'amusement). Puis il y a la prévention avec divers programmes de sensibilisation dans les écoles pour aider les jeunes à ne pas entrer dans des gangs. On a même instauré un programme pour les parents dont les enfants sont dans les gangs ou victimes des gangs pour les informer. Ce programme a été très efficace puisque le taux de récidive des jeunes dont les parents ont suivi ce programme est de 25 à 30 p. cent, alors que le taux de réci-

et les communautés culturelles?

M.B. : On mesure malheureusement toujours la qualité de ces relations dans des situations de crise comme l'affaire Marcellus François. Mais récemment ou depuis un an environ il n'y a pas eu d'événement malheureux comme celui-là et la police continue à travers des programmes comme la semaine du multiculturalisme et également avec des agents de liaison à essayer d'améliorer ces relations.

D.F. : Comment pensez-vous qu'avec des affaires comme celles de Marcellus François ou Anthony Griffin les communautés culturelles puissent encore faire confiance au service de police ?

M.B. : Dans des cas comme ceux-là, les médias s'abreuvent des réactions que suscite une

affaire doit miner la confiance que la population fait à la police?

M.B. : Il y a deux semaines, il y a eu un sondage *Crop-La Presse* à Montréal qui nous apprend que 72 p. cent des citoyens et citoyennes de la ville sont satisfaits de leur service de police et se disent en sécurité dans le métro, les rues...

D.F. : Par rapport à ces cas de scandales, le directeur de la police de Laval a récemment préconisé l'instauration d'une police des polices. Pensez-vous qu'une telle mesure est nécessaire?

M.B. : Les actions des policiers qui sont criminelles ou qui sont des bavures sont impossibles à prévoir. Et la police des polices, je n'y crois pas parce que si on instaure cette police, qui enquêtera sur les policiers? Ce se-

aujourd'hui cette relation est bien meilleure, à tel point qu'on organise des réunions regroupant des policiers, des membres de la communauté gale et lesbienne et d'autres intervenants. Ça aurait été impensable il y a cinq ans! Aujourd'hui, la police n'a plus de confrontations de ce genre-là. Mais il peut toujours y avoir une circonstance où un policier aura un geste déplorable qui impliquera toute la police.

Il y a quinze ans, on avait des problèmes avec les syndicats de travailleurs et étudiants, des manifestations pour le Québec libre; maintenant ils sont démobilisés. Dans une société où c'est chacun pour soi, où on ne défend plus la cause du voisin et on essaie tous de sauver nos jobs, manifester est devenu un luxe. C'est sûrement dommage, parce qu'il y a des causes qui devraient mobiliser toute la gente étudiante. Il n'y a plus de grands mouvements, alors on ne défend finalement plus aucun groupe particulier.

D.F. : Est-ce que vous pensez que si, par exemple, Richard Barnabé avait été noir, il y aurait eu une réaction beaucoup plus forte?

M.B. : C'est probable et sûrement naturel, parce que quand un groupe minoritaire a souffert longtemps de racisme et de discrimination et a été basoué par la communauté, il ne rate pas une occasion de montrer son pouvoir et de faire pression sur les gouvernements. C'est un peu le prix de la démocratie.

D.F. : Est-ce que la communauté gale et lesbienne est représentée au sein de la police ?

M.B. : C'est impossible à déterminer bien que je sois certain qu'il y en a. Mais les gais et lesbiennes dans la police ont les mêmes craintes que ceux des autres groupes. Ils ont peur de subir des pressions et des jugements et ils n'ont certainement pas tort. Donc ils n'ont pas tendance à s'afficher. Et en plus, ceux qui sont victimes de gestes ou de paroles discriminatoires de la part d'autres collègues n'ont pas tendance à porter plainte.

D.F. : Quelle est la police idéale ?

M.B. : La police idéale serait une police de concertation qui collabore avec toute la population. La meilleure police du monde est celle qui va satisfaire les citoyens quels qu'ils soient, même celui qu'on va arrêter. Le policier n'a pas le droit d'être impoli ou rude à son égard ou de le traiter comme un minable. Il ne faudrait pas reprocher au policier autre chose que d'avoir appliqué la loi. Le respect de l'être humain devrait être dans tous les comportements de la police.

« IL Y A 20 ANS, DES POLICIERS FAISAIENT DES ACTIVITÉS CRIMINELLES AU VU ET AU SU DE TOUS. »

dive chez les jeunes dont les parents n'ont pas suivi le programme est de 70 p. cent.

D.F. : Croyez-vous que ce soit important d'avoir des minorités au sein de la police pour traiter des problèmes entre la police et les communautés culturelles?

M.B. : Oui, je pense qu'on n'a pas le choix et on a même le devoir d'avoir des membres de la communauté qu'on dessert. Ça aide le personnel de la police à cause des échanges entre collègues et ça leur permet de perdre leur préjugés. On a des difficultés à recruter dans certaines communautés, comme dans la communauté asiatique. Cette difficulté est sûrement due à la mauvaise image qu'a la police dans les pays dont ces gens sont originaires, où la police est une force répressive.

D.F. : Comment qualifieriez-vous les relations entre la police

telle affaire. Ils entretiennent l'animosité en interrogeant des gens qui ne représentent qu'une infime partie de la communauté et qui font des déclarations monstres qui ont des effets désastreux. Et tout ceci cause un tort immense aux relations entre la police et les communautés culturelles. En plus, avec le dérapage d'un policier qui a manqué de jugement ou qui a paniqué, c'est tout le service de police qui est jugé. Et c'est très difficile moralement pour l'organisation. Il y a des enquêtes publiques, des gens viennent regarder ce qu'on fait, font des recommandations et nous forcent à nous secouer. Donc toute crise amène certaines améliorations.

D.F. : La police, pas forcément celle de la CUM, a été impliquée récemment dans de nombreux scandales de fraude (Chambly par exemple). Ce genre de scan-

ront d'anciens policiers ou des personnes ayant une formation policière et ce sera finalement du pareil au même. Il faut rester rationnel.

D.F. : Mais est-ce que vous trouvez normal qu'un policier ou une policière qui est sous enquête soit l'objet d'une enquête menée par un autre membre du corps policier? Il n'y a pas un conflit d'intérêts?

M.B. : Dans diverses affaires criminelles qui ont impliqué des policiers, ce sont souvent d'autres policiers qui ont découvert, piégé et accusé ces policiers-là.

D.F. : Est-ce vrai qu'il existe une loi tacite selon laquelle un policier ou une policière n'en dénoncera pas d'autres?

M.B. : C'est vrai, parce que le milieu policier est une sous-culture en soi, avec des modes de fonctionnement, des réactions... On réagit comme toute autre minorité, avec solidarité, en nous autoprotégeant, parce que nous sommes attaqués de toutes parts. J'ai personnellement dû, à quelques reprises, témoigner contre des collègues. Mais généralement, on incrimine difficilement un collègue. Il y a 20 ans, des policiers faisaient des activités criminelles au vu et au su de tous. Aujourd'hui ça serait intolérable et on s'arrangerait pour extirper cet individu, peut-être par des moyens non-officiels.

D.F. : Quelle a été l'évolution des problèmes traités par la police dans les dix ou quinze dernières années?

M.B. : Il y a cinq ans, la police se battait contre les gais;



« La criminalité est en baisse, sauf les crimes contre la personne. »